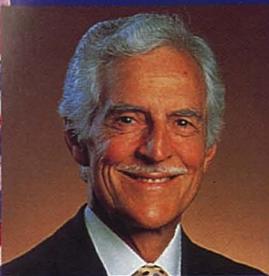


Circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 38, décembre 1992

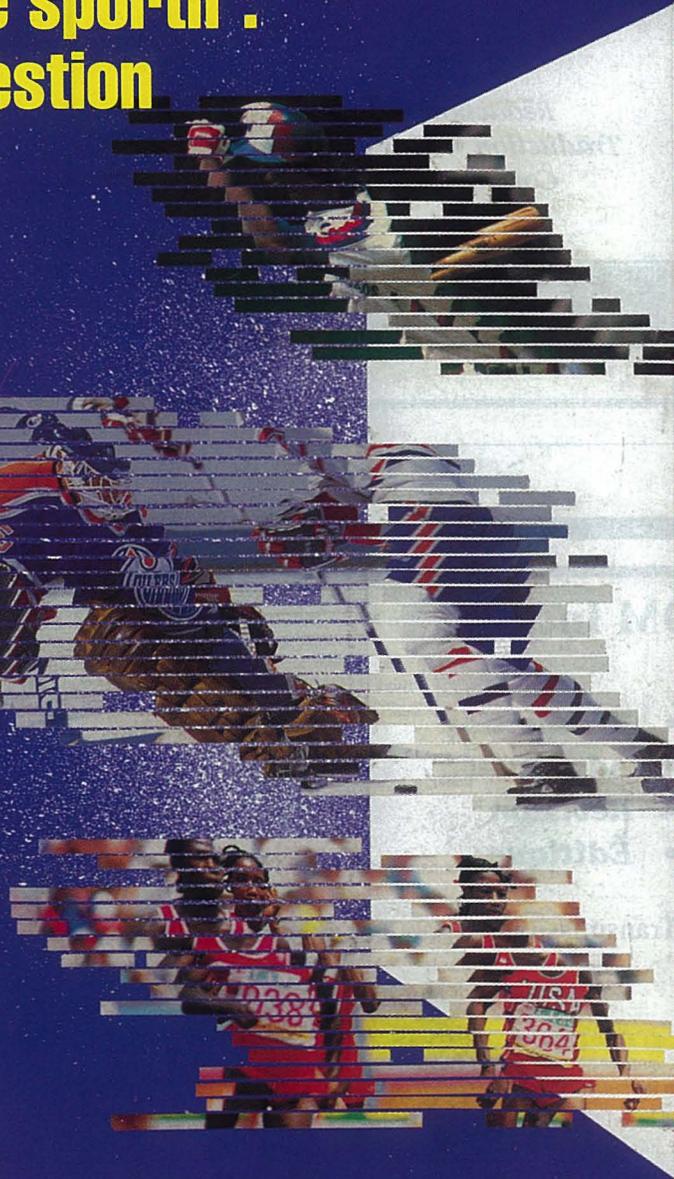
La qualité du journalisme sportif : une simple question de langue ?



René
Lecavalier

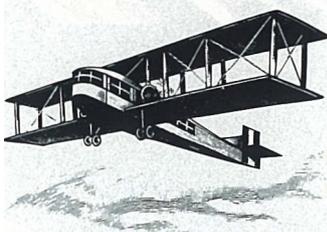


Marie-Josée
Turcotte



Ne cherchez plus
VOS MOTS

SERVICES D'ÉDITION
Guy Connolly



Rédaction • Éditique
Traduction • Révision de textes
Correction d'épreuves

5, AV. VINCENT-D'INDY, BUREAU 812, OUTREMONT, QC H2V 2S7
TELEPHONE : (514) 739-6888 TÉLÉCOPIEUR : (514) 735-7245

CIRCUIT

Publié quatre fois l'an par la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec



1140, boul. de Maisonneuve ouest
Bureau 1060
Montréal (Québec) H3A 4M8
Tél. : (514) 845-4411
Télec. : (514) 845-9903

Responsable du secteur *Communications*, CPTIAQ
Christian Després

Direction
Michel Buttiens

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Nylda Aktouf (*Des mois*), Michel Buttiens (*À voix basse*),
Monique C. Cormier (*Des livrs*), Vélonique Décarie
(*Silhouette*), Stéphane Loysel (*Des revues*), Nada Kerpan
(*Sur le vif*), Solange Lapierre (*Curiosités*), Geneviève Ray-
mond, secrétaire

Dossier
Véronique Décarie, Solange Lapierre

Correspondantes
Marie-Claire Lemaire : Québec
Élaine Porvin : Toronto

Révision
Peter Bottéas, Michèle Cossette

Direction artistique
Lise Gascon

Illustrations
Lise Gascon, Renée Lévy

Photographies
Pierre Cloutier, Caroline Graf, Lise Labelle,
Gilles Lafrance, SRC

Éditique
Mardigrave

Impression
Litho Acme

Publicité
Jean Malbeuf Ocan Séguin et Associés, tél. : [514] 334-
6742; téléc. : [514] 334-6742

Avis aux auteurs: Veuillez envoyer votre manuscrit accompagné d'une disquette en version DOS ou Macintosh, en indiquant le nom du fichier, le nom du logiciel, le nom du système et la capacité de la disquette.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

©CPTIAQ
Dépôt légal - 3^e trimestre 1992
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de la CPTIAQ : abonnement gratuit
Non-membres : 23,11\$ par année (30\$ à l'extérieur du Canada). TPS incluse. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « Circuit/CPTIAQ. (voir adresse ci-dessus).

Prix de la meilleure publication nationale en traduction 1988-1990 décerné par la Fédération internationale des traducteurs.



CANACOM IDE.

- Traduction
- Adaptation
- Révision
- Éditique

Transmission par modem et télécopieur

5515 chemin Queen Mary
Bureau 101
Montréal (Québec)
H3X IV4
Téléphone: 482-8403
Fax: 481-3343

Pour commencer

SUR LA grande patinoire du langage sportif, notre position naturelle à nous, langagiers, ne peut être autre que celle de gardien de but, de dernier rempart face aux incessantes attaques d'adversaires déterminés à massacrer grammaire, syntaxe, terminologie et autres composants de notre Sainte-Flanelle linguistique. C'est du moins ainsi que notre rôle est traditionnellement perçu. En abordant le sujet de la langue des sports, la tentation était forte de dresser la liste des horreurs lues ou entendues récemment. Comme vous le constaterez, certains n'ont pu y résister tout à fait, mais ce dossier contient également d'autres points de vue, inspirés par une vision différente du rôle de communicateur.

Pour certains collaborateurs, en effet, la langue des sports est un bastion d'une langue québécoise de qualité moyenne sans doute, mais qui a le grand avantage d'être comprise par la majorité. Tout en reconnaissant qu'ils ne font pas de poésie, d'autres imputent à leurs conditions de travail ou à la surexploitation du sujet le niveau de langue des articles dans les journaux. Pour le gardien de but qui veille ou sommeille en chaque langagier, il y a parfois de quoi bondir. Nous vous proposons cependant d'abandonner temporairement votre poste pour passer de l'autre côté de la balustrade, prendre place parmi les spectateurs et observer le merveilleux monde du sport comme si vous le découvriez à nouveau.

Qu'en cette ère de mondialisation, nous ayons choisi d'aborder le sujet essentiellement dans notre univers nord-américain peut surprendre. Pourtant, Pierre Foglia et Philippe Cantin nous ont fait découvrir le Tour de France, Jean Pagé nous a transmis sa passion du soccer lors des dernières Coupes du monde, et le Réseau des sports ne cesse de nous présenter de nouvelles disciplines. Mais quand on parle de sports au Québec, c'est encore au hockey que l'on pense en premier lieu. Et si l'on mentionne la langue des sports, c'est le nom de René Lecavalier qui vient à l'esprit. Pour en savoir plus long, Solange Lapierre et Véronique Décarie ont donc chaussé leurs patins et se sont lancées sur la patinoire.

Nous avons fait appel à votre patience dans le dernier numéro. La voici récompensée! Nylda Aktouf, à qui nous souhaitons la bienvenue, entreprend sa collaboration comme titulaire de la chronique *Des mots* par un survol d'un domaine aux richesses soupçonnées certes, mais perçues comme faits de langue d'initiés. Avant de tourner les pages, munissez-vous de votre «taste-mots», c'est plus prudent.

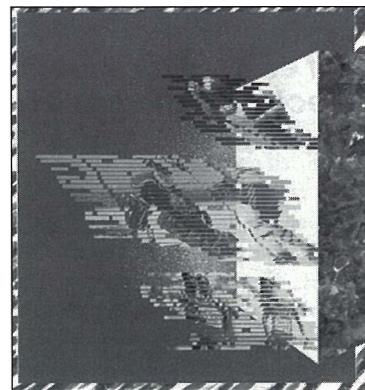
Nous avons également le plaisir de confirmer la nomination de Stéphane Loysel comme titulaire de la chronique *Des revues*. Notre ami Stéphane a ainsi pris le relais de Zélie Guével, qui demeure toutefois collaboratrice attitrée de cette chronique.

Pour ma part, je ne pouvais continuer à vous dire à voix basse ce que d'autres pensent tout haut, puisque le Comité compte désormais sur moi pour parler en son nom à haute et intelligible voix. Mon billet disparaît donc du sommaire de *Circuit*. Si vous me permettez une dernière confidence, vous allez me manquer. Mais, c'est est vie! •

**Pour le comité,
Michel Buttiens**

Circuit

N° 38, décembre 1992



Dossier

2

Le journalisme sportif est un monde en soi. *Circuit* lève le voile sur cet univers et vous présente quelques-uns de ceux qui ont contribué à créer la langue québécoise des sports.

Sur le vif

15

La profession se scrute, ici et en Europe. L'informatique et la rédaction suscitent des actions. Au calendrier, de nombreuses manifestations.



Des mots

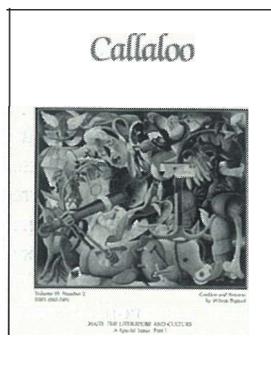
20

Pour célébrer la nouvelle année, un hymne à Bacchus.

Des revues

21

Une nouvelle publication marocaine, un goût d'Haïti, des nouvelles d'Australie, et bien d'autres choses. Rubrique sur les revues allemandes.



Court-circuit

26

Political correctness the Bavour of the day.



Des techniques

27

Pour la traduction, DOS ou Windows?

Angle droit

28

Une arme efficace contre la violation des droits d'auteur.

Des livres

29

Le *Mufti*, un bon outil pour les langagiers et pour tous les autres. Et une déception : *Le Robert & Collins du management*.





Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans eux-mêmes devraient connaître...

C'est en chef d'orchestre plutôt qu'en stratège que René Lecavalier a électrisé les foules et mené à la gloire maints pelotons de valeureux conquérants.

par Jean Dion

IL N'Y A pas d'enfant élevé à l'âge du sport télévisé qui, au Québec, n'entretienne jalousement au fond de sa mémoire le souvenir vivace du grand monsieur à moustache sans lequel un samedi soir n'aurait pas été un véritable samedi soir.

Il n'y a pas d'amateur de hockey des années 50, 60 ou 70 qui n'ait vibré au son de la voix chaude, pleine de rythme et de musique, de celui qui les informait que «le Canadien effectue une incursion en territoire adverse» ou que «le dégagement des Leafs sera vraisemblablement refusé».

Mais il en est un que gêne toute cette renommée et qui jure n'avoir fait que son métier: le descripteur lui-même. Et même s'ils sont aujourd'hui rares, dans le métier et ailleurs, à ne pas tenir René Lecavalier pour le père du formidable effort de francisation dont le monde du sport a fait l'objet depuis 40 ans, le principal intéressé refuse le titre avec une vigueur qui n'a d'égale que sa modestie.

Tous les chemins mènent au hockey

«On m'a souvent qualifié d'inventeur, de précurseur du français sportif», explique-t-il en entrevue. «Mais la chose a pris des proportions exagérées. Il faut tenir compte du contexte : le hockey était, aux débuts de la télé, le seul sport à être présenté de manière régulière, voire à être présenté tout court. Son ampleur est venue de là, et le fait que j'y sois associé ne tient qu'à ce que, à titre d'aîné à Radio-Canada s'intéressant au sport, je me sois vu confier la description des matches.»

Lorsqu'il prend le micro de *La Soirée du hockey* en 1952, René Lecavalier ne fait en réalité que poursuivre dans la veine qui est la sienne depuis quelques années, celle de présentateur de romans savon et de concerts à la radio. La veine d'un homme dont la passion de toute une vie aura été celle de la langue française et de «la musique qui s'en dégage lorsqu'elle est parlée correctement.»

Une «prise d'assaut»... tout en douceur

Mais encore. Le défi était énorme d'investir un domaine où, à cent lieues de Bach ou de la lecture de textes bien figolés, il fallait non seulement composer avec le direct, mais aussi avec un secteur où les *pucks* et autres *goalers* faisaient partie du vocabulaire de base. Une tâche à remplir qui n'était pas sans inquiéter ses premiers hérauts.

«Les premiers pas se sont faits prudemment : on voulait surtout éviter le faux pas. Mais, rapidement, je devais constater que la seule façon d'apprendre, c'était de plonger tête première. C'est ce que nous avons fait.

Jean Dion est journaliste sportif au quotidien *Le Droit*.

* Marc Robitaille, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey.*

«J'aime encore mieux M René Lecavalier parce qu'il parle toujours avec plein de mots nouveaux.»*

«La télévision était, à l'époque, un phénomène entièrement nouveau. Il n'y avait pas d'experts, pas de formule préétablie, pas de lieu de formation. J'ai donc appris le métier en le faisant, sans stratégie particulière. L'important, c'était de changer à mesure qu'on avançait, de faire en sorte que la langue bouge. On ne voulait surtout rien figer de manière irréversible.»

René Lecavalier emploie d'ailleurs presque toujours le terme «nous» pour désigner les responsables de la petite révolution qui naissait. Il parle de Jean-Maurice Bailly, de Miville Couture, ses camarades de la première heure. Il voit dans l'essor du français sportif un travail collectif dont lui-même n'aura en définitive été que l'un des agents.

«Souvent, les gens nous écrivaient pour suggérer un mot, une expression. D'autres nouveautés surgissaient, par exemple, lors des longs voyages où nous avions amplement le temps de lire. Au hasard, je retenais les termes qui me semblaient intéressants. No en faisons ensuite l'essai et, lorsqu'on voyait que ça ne fonctionnait pas, que ça ne correspondait pas à la réalité ou que ça sonnait faux, on les mettait de côté. Il n'y avait pas de plan défini: l'intuition servait de fil conducteur.»

Vive la musique, mort aux dogmes

René Lecavalier se défend toutefois d'avoir jamais cherché, personnellement, à «éduquer» le grand public. «Le seul objectif qui me guidait, c'était la volonté de ne jamais ennuyer les auditeurs. Les vedettes, c'étaient les joueurs. Moi, je n'étais là que pour les mettre en valeur, eux et leurs exploits. Si je pouvais le faire dans une langue correcte, c'était un atout de plus.» (voir 'L'ecav' al^{er} en page 4)

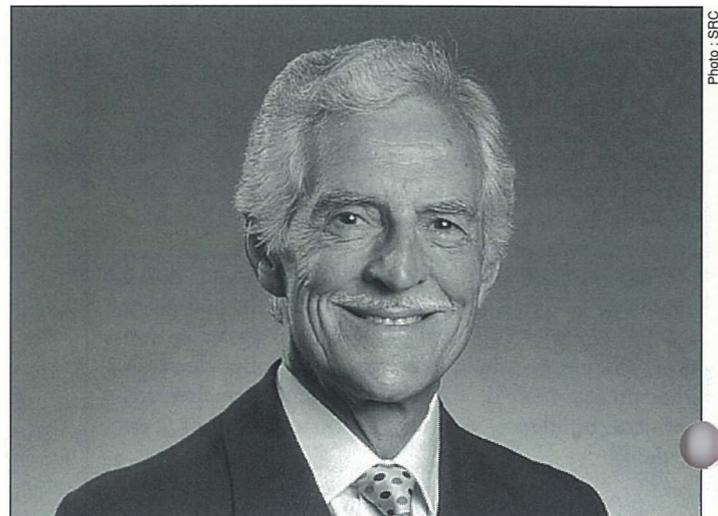


Photo : SFC

De René Lecavalier à Marie-Josée Turcotte

par **Véronique Décarie** et Solange **Lapierre**

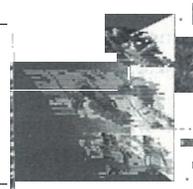
LA LANGUE des sports a fait l'objet d'efforts de francisation intensifs dès les années 50... comme bien d'autres spécialités. René Lecavalier est ainsi au sport ce que Vinay et Darbelnet incarnent pour la traduction. Ces efforts se poursuivent, comme on le constatera à la lecture des propos de piliers de la profession, tant dans la presse écrite que dans les médias électroniques. Quels secrets bien à eux ces spécialistes ont-ils à nous livrer, que nos constantes préoccupations langagières ne nous aient déjà permis de découvrir?

Avec Richard **Garneau**, c'est la frénésie d'OGUmentaire et la flamme olympique. Raymond Lebrun, quant à lui, évoque les écueils de la surenchère verbale et le défi de l'objectivité. Aussi cru que théâtral, Réjean Tremblay laisse exploser sa passion d'écrire sans les contraintes des autres domaines journalistiques.

Après des **plus** jeunes, comme Marie-Josée Turcotte, la métaphore guerrière si longtemps à l'honneur essuie défaite **sur** défaite.

Cultivés, exaltés, rigoureux, ils le sont tous. Ce qu'ils ont à nous apprendre déborde le strict cadre de la langue : c'est une histoire de travail acharné, de professionnalisme, bref, de succès. **Mais** comme dans toutes les belles histoires, il y a la méchante sorcière : celle qui empoisonne les tribunes téléphoniques de son verbe aussi disgracieux que contagieux. **Car** dans les médias, en sport comme ailleurs, il n'y a pas que les professionnels qui prennent la parole. En donnant libre cours aux effusions du public sur **nos** ondes, on peut s'attendre à tout entendre. Est-ce là compromettre quarante ans d'efforts? **Journalistes** et commentateurs de tous âges veillent à conserver les acquis, contrairement à ce qui se passe outre Atlantique. Ils écrivent, ils parlent... et ils traduisent, en français, tout simplement. •

Une voix féminine dans le château fort: les temps changent



merveilleux monde des sports est encore masculin. De nouvelles figures féminines commencent toutefois à s'y imposer. Notamment Marie-Josée Turcotte, que l'on peut voir presque chaque soir à l'écran de Radio-Canada. Elle est optimiste: la transformation est amorcée.



par Solange Lapierre

SIL'ON n'entend plus guère parler de cerbères, on peut encore lire que «l'on a maté l'adversaire», entre autres formules qui font davantage penser à la guerre qu'à un jeu. S'il est certain que le sport est encore teinté de figures de style belliqueuses, Marie-Josée Turcotte est très claire à cet égard : «Il faut sortir des clichés, oublier la rudesse et le langage guerrier. Il faut trouver autre chose que ces formules-là. D'ailleurs, les textes des nouvelles sont en train de changer.»

Les journalistes sportifs ne rédigent pas toujours eux-mêmes leurs textes. C'est le travail des scripteurs qui, «eux aussi, ont pris conscience des changements qui s'imposaient. Il y a aussi le fait

qu'ils sont plus jeunes. Le milieu des sports est en transformation, et l'on peut constater que les gens sont prêts à s'engager dans une nouvelle voie.»

À titre d'exemple de la nouvelle mentalité qui a cours à Radio-Canada, Marie-Josée Turcotte explique: «Il y a un jeune qui vient d'arriver au service des nouvelles, et la première chose qu'il s'est entendu dire, c'est: "ici, les clichés, c'est à la poubelle qu'on les met"». Le bastion sportif subit donc des assauts de toutes parts. Selon elle, et c'est son vœu, le domaine des sports deviendra éventuellement un secteur d'information qui sera traité comme les autres.

Mais pourquoi cet usage si fréquent dans le domaine sportif d'une langue si rude, si pauvre, qui parfois nous saute aux

oreilles? «C'est peut-être comme l'histoire de la fraîcheur des saucisses Hygrade. Qu'est-ce qui vient avant? La poule ou l'oeuf? Il y a une grande distinction à faire entre la radio et la télévision d'État et la radio et la télévision privée parce que, bien sûr, dans le privé, les cotes d'écoute sont capitales. Et, malheureusement, on pense que ce que le public veut, c'est le langage viril... si l'on peut dire.»

Elle poursuit en expliquant qu'il reste du travail à faire auprès du grand public. «Au lieu de donner aux lecteurs six pages par jour de sport, peut-être que trois, ce serait assez. Peut-être qu'on pourrait parler d'autre chose. Il y a une éducation à faire. Je ne suis pas d'accord avec un langage simpliste. Il faut un langage accessible, c'est sûr, mais juste. Les termes violents ne sont pas nécessaires. On doit présenter le sport comme on présente le reste de l'information. Tranquillement, les choses évoluent. Les services d'information, eux aussi, ont commencé à changer, et tout le monde va suivre le mouvement.»

Comme tant d'autres, Marie-Josée Turcotte, qui est historienne de formation, est venue au sport par accident et trouve ce domaine

Lecavalier

(suite de la page 2)

Un atout qui trouvait sa force dans un concept qui lui a toujours été cher: la musicalité du propos. Un rythme trouvant à la fois son sens dans l'événement même qui était décrit et sa source dans une conscience aiguë de la portée de la langue, de ses origines, du contexte dans lequel elle existe et se renouvelle.

«Il y a une francisation, graduelle, qui était nécessaire, note-t-il. Mais je n'ai jamais cherché à être dogmatique. Je suggérais des mots, et seul l'usage pouvait dire s'il était justifié d'y avoir recours. J'ai d'ailleurs aussi fréquemment emprunté à d'autres langues : en

passionnant. «À Radio-Canada, à l'interne, il y a une grande volonté de franciser, de chercher le terme exact, le terme français, contrairement aux Français. Là-bas, ça fait chic d'utiliser des termes anglais. À Alberville, pendant les Jeux olympiques, je riaient gentiment d'eux. Mais ils sont inondés d'anglais. On dirait qu'il n'y a pas de quotas sur l'anglais diffusé dans les stations de radio. Et aussi, je crois qu'ils ne font pas l'effort de chercher le terme exact. C'est la même chose pour les matchs de soccer, et pourtant le soccer n'est pas un sport d'origine américaine. Par exemple, on entend souvent le mot anglais *corner*, quand le terme français est coup de pied de coin. À cet égard, à la chaîne des sports, en France, ce sont deux Québécois qui sont chargés des sports nord-américains, peut-être parce qu'ils connaissent ces sports mieux que les Européens. Évidemment, durant les Jeux olympiques, c'était plutôt drôle d'écouter les commentaires des matchs de hockey, mais il faut dire que le hockey, c'est notre sport national, et qu'eux ne le connaissent pas. Peut-être qu'eux aussi rien de nous quand nous parlons de soccer.» •

appliquant au hockey le mot *lob*, par exemple, ou en parlant d'un *smash* ou d'un *match*.

«Je croyais nécessaire de tenir compte des origines d'un sport, ainsi que de témoigner de ce que certaines expressions soit ne souffrent pas la traduction, soit n'ont pas d'équivalent satisfaisant. Il peut parfois devenir absurde de franciser pour franciser. Il faut laisser sa place à la musique du propos et savoir l'adapter à une situation donnée.»

Soyons fiers... et lucides!

Lorsqu'il jette maintenant un regard sur les années écoulées, le grand animateur constate «l'évolution considérable» qu'a connue la langue du sport médiatisé dans un domaine où «il n'est plus possible de gagner sa vie sans pouvoir communiquer». Toutes choses qui, croit-il, devraient remettre en perspective son propre apport, non pour le valoriser à outrance mais bien pour faire état du chemin parcouru et démontrer que les essais langagiers d'autrefois, s'ils sont pour une bonne part passés dans les moeurs, étaient ce qu'ils étaient: des tentatives, des coups de sonde.

«Je regarde les choses aujourd'hui, et je me dis que ce que j'ai fait, le plus parfait des débutants d'aujourd'hui pourrait le faire. D'ailleurs, je ne réécoute jamais mes vieux reportages, car je sais que je trouverais le tout particulièrement moche. J'étais beaucoup moins sûr de moi que ne le sont les Garneau, Lebrun, Quenneville, etc. Si on me demandait de conseiller un jeune, je ne saurais absolument pas quoi lui dire.»

À 74 ans, René Lecavalier assure que son temps est bel et bien terminé, malgré les rumeurs qui courent de temps à autre sur un retour en ondes périodique. Il fait les choses intensément, dit-il, et quand c'est fini, c'est fini. À cet égard, il mentionne à plusieurs reprises que cette entrevue ne doit pas prendre de trop grandes proportions.

«Moins on parle de moi, plus je suis heureux. Ma vie a été racontée plusieurs fois. Mais je voudrais qu'on m'oublie et, surtout, qu'on ne croie pas que j'ai inventé quoi que ce soit. Dites-le dans votre article, s'il vous plaît.»

Voilà, c'est fait, Monsieur Lecavalier. Mais vous me permettez quand même de vous dire, encore une fois, l'admiration du bambin de huit ans vous écoutant dans ses pantoufles du samedi soir et qui, bien des années plus tard, n'en a rien oublié. •

▼ traduction • correction • mise au point
de textes médicaux et paramédicaux

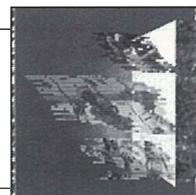
SONANCES

Jacques Boulay, M.D., F.R.C.P. (C)
membre d'honneur
de la Société des traducteurs du Québec

857, rue du Chanoine-Martin
Sainte-Foy
QUÉBEC G1V 3P6

Téléphone et télécopieur: (418) 657-7955

Ni pointu, ni pointilleux: passionnément profond!



La carrière de commentateur sportif peut prendre des allures de grand voyage exaltant: celle de Richard Garneau n'en est-elle pas la meilleure preuve? Pour raconter pareille aventure, il faut une langue à la mesure du macrocosme qu'elle fait résonner.

par Véronique Décarie

C'EN ÉTAIT pas l'annuaire de Paris qui s'abattit ce jour-là sur la tête du culotté personnage, sans quoi on aurait cru assister à une scène des *Ripoux*. Quarante ans avant que Philippe Noiret nous enseigne au grand écran ces petites vengeances qui ne laissent pas de traces, Richard Garneau allait en faire un usage percutant pour défendre sa virilité de fin locuteur.

Couronné du premier prix de diction de son collègue à une époque où pareil don passait pour l'apanage des mauviettes, il en eut soudainement assez d'un confrère qui se plaisait à taxer l'éloquence de carence hormonale. Et scrounch! Deux bons coups d'un somptueux ouvrage littéraire en plein crâne eurent tôt fait de clouer le bec à l'adversaire.

S'il n'eut heureusement plus jamais à jouer les brutes sanguinaires pour honorer le verbe, Richard Garneau dut cependant, pour accéder au royaume des ondes où il allait briller pendant plus de trente ans, se plier aux exigences d'une formation assez impayable. Car si les commentateurs dernière vague se spécialisent leurs premiers balbutiements médiatiques, nos piliers de la télévision prenaient leur envol comme généralistes, contraints d'allier prestance et érudition. Diplôme de cours classique en poche, Richard Garneau s'initia à l'art dramatique, consolidant son bagage par des cours de pose de voix, de diction... et même de ballet (souplesse oblige, à Im 93!).

Échos de naguère

La langue de chez nous a-t-elle gagné ou perdu en qualité? En tout cas, celle qui résonnait dans les cercles radio-canadiens des années 50 nous frapperait aujourd'hui par sa sonorité toute pointue. «Je m'en étonne moi-même lorsque je réécoute certaines émissions», confie Richard Garneau. «Nous étions animés, surtout

à cette époque, d'une volonté d'excellence prodigieuse. La formation théâtrale donnait un visage très français à cette ambition, puisque le théâtre québécois n'était pas encore bien établi. En réalité, nous n'avions pas encore trouvé "notre" langue, si bien que, tout exquise qu'elle était, celle que nous cultivions pouvait parfois sembler un peu empruntée.»

Pourquoi le domaine des sports aurait-il fait exception à la règle? Pendant tout le règne de la radio, il ne suffisait pas d'adapter avec brio terminologique les notions spécifiques à chaque sport; encore fallait-il faire oublier aux gens qu'ils devaient se contenter des quatre murs de leur salon plutôt que de goûter la frénésie des heureux amateurs massés dans les gradins. D'où la diffusion d'une foule d'expressions marquantes parce qu'elles faisaient image. Certaines d'entre elles, dont le célèbre «dance et compte!», n'étaient certes pas à l'abri de tout soupçon, mais elles remplissaient parfaitement leur rôle visualisateur.

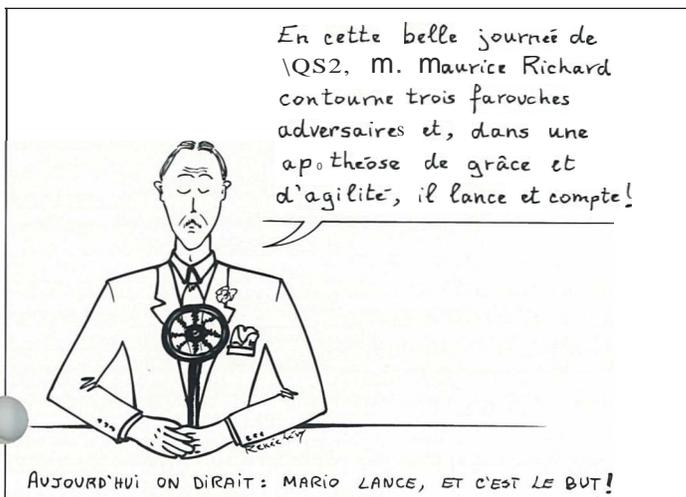
Lorsque surgit le petit écran, il se dégagait de nouvelles priorités : à mesure que décroissait la nécessité du descriptif, on comprit que l'aspect analytique du commentaire sportif gagnerait en importance, constituant une indéniable «valeur ajoutée». Mais cette valeur ajoutée, que d'heures il faudrait investir en recherche et en documentation pour lui faire honneur! En effet, comment déceler les tendances, mesurer toute l'ampleur des prouesses, sans une solide connaissance des disciplines abordées et de leur évolution?

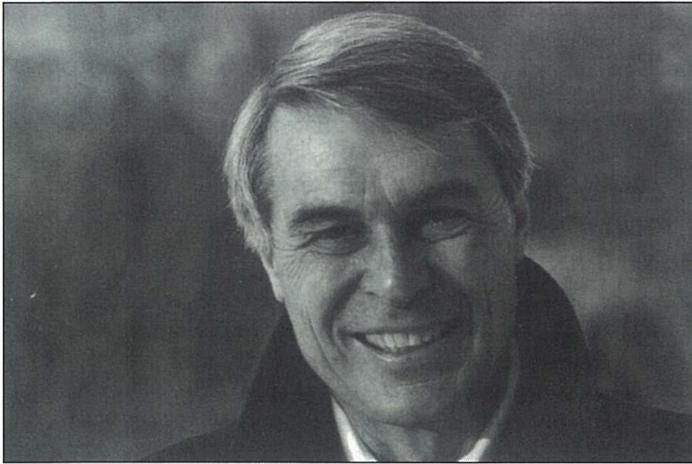
L'occasion fait le larron... en foire!

Entré en scène dans ce contexte fascinant, Richard Garneau a réussi à concilier de façon à peu près optimale les critères d'excellence d'une profession en plein essor avec ses aspirations les plus débordantes.

Conquis par les exploits du Tchèque Emil Zatopek, triple médaillé d'or en athlétisme aux Jeux olympiques d'Helsinki en 1952, il nourrit à l'égard de l'olympisme une passion qui atteignit des sommets quasi boulimiques au fil des ans. S'il n'envisageait pas d'emblée le domaine sportif comme vocation indiscutable, Richard Garneau a volontiers donné prise à la sollicitation croissante dont il faisait l'objet, en début de carrière, de la part d'un service des sports alors débordé. C'est un périple documentaire à Rome, axé sur la préparation des Jeux olympiques de 1960, qui l'a convaincu de consacrer sa carrière aux hautes sphères du dépassement athlétique. Le sport, malgré son intérêt intrinsèque comme catalyseur d'émotions et comme spectacle, a donc d'abord servi à Richard Garneau de tremplin pour embrasser l'univers des férus de culture et de voyages, des annalistes et analystes de la plus grande rigueur.

Envisagée dans un contexte aussi vaste et multidimensionnel, la langue des sports transcende de toute évidence cette sempiternelle chasse aux anglicismes et aux tournures fautives, activité à laquelle d'aucuns seraient tentés de réduire les défis du commentateur sportif Axé avant tout sur la communication, le discours sportif





touche pourtant une gamme étonnamment variée de phénomènes allant de la statistique à la politique, jusqu'au langage du corps - aussi lourd de sens que trop souvent inaperçu.

Voir grand, viser juste

Si l'on convient que le commentateur étoile ne se distingue pas tout simplement en «parlant mieux» que les autres, comment mettre le doigt sur son brio exclusif? Comme l'a vite compris Richard Garneau les premières fois qu'on lui confia la couverture télévisuelle de grands championnats, il faut se spécialiser et viser rien de moins que le firmament du savoir dans ses domaines de prédilection. Ainsi, pour s'imposer notamment comme «coubertiniste» irremplaçable, surtout en matière d'athlétisme, ce monument de détermination entreprit dès 1964 (et sans ordinateur!) de constituer sur des centaines d'athlètes des dossiers biographiques et «performanciers». Il arrivait ainsi, intense et spontané, à situer tout insondable lancer du marteau ou saut à la perche dans un contexte historique individuel, national, voire mondial. Voilà comment se distingue le commentateur accompli, celui qui «fait vibrer les foules au même diapason que lui», sans jamais non plus leur laisser soupçonner ces contraintes techniques parfois infernales qu'imposent temps d'antenne, satellites... ou pauvreté des installations de télédiffusion dans certains pays.

De flammes et d'étincelles

C'est bien beau les Jeux olympiques, s'arrête-t-on à penser; mais n'est-il pas quasi suicidaire d'assujettir son plein enthousiasme professionnel à une aussi faible périodicité? Ce serait réduire l'âme des Jeux à leur seule apothéose que de tirer pareille conclusion. N'oublions pas que les futurs médaillés connaissent souvent leurs premiers triomphes ou leurs premières performances prometteuses dans le cadre de championnats divers. Quand on a suivi des champions en puissance depuis des années, l'actualisation de leur gloire prend des proportions exceptionnelles. À preuve, cette Nancy Greene qui, sortie victorieuse des épreuves de ski à Grenoble en 1968 et prise d'assaut par des hordes de journalistes, tint à accorder ses tout premiers commentaires à Richard Garneau, en hommage à la complicité professionnelle qu'il avait entretenue avec elle depuis 1962! Une primeur inoubliable pour Radio-Canada tout entière, fruit du professionnalisme de ce commentateur si conscient de la continuité des enjeux dans sa profession.

Outre la sueur des athlètes, c'est un branle-bas administratif de longue haleine qu'exigent deux semaines de magie olympique, notamment pour les responsables des villes hôtes. Dans le cas des Jeux de Montréal, l'aventure a duré dix ans, tant pour Jean Drapeau que pour Richard Garneau, qui avait fait du projet son

véritable cheval de bataille. Dans ce contexte de diplomatie mondiale, la langue des sports doit savoir parler courbettes et outrage. C'est ainsi qu'à Rome, en 1966, l'équipe radio-canadienne fut témoin d'un «soufRet» déclamatoire étonnant : Jean Drapeau venait d'apprendre, à sa vive déception, que le CIO avait préféré Munich à Montréal comme site des Jeux de 1972. Il était évident que certains membres du comité, officiellement alliés du maire, lui avaient fait faux bond au moment du scrutin; ces traîtres allaient savoir de quel bois se chauffait notre pittoresque magistrat. Ce fut un digne marquis britannique qui, feignant mielleusement la déception, encaissa les foudres destinées à tous ses collègues du même acabit. Quatre ans plus tard, à Amsterdam, Drapeau revint à la charge de plus belle auprès du CIO et l'emporta pour 1976. Richard Garneau, fidèle au poste, assistait complètement seul au triomphe: Radio-Canada n'y avait pas assez cru pour envoyer une équipe technique. Qu'à cela ne tienne: il réussit à arracher notre maire victorieux aux bruyants assoiffés de nouvelles qui se ruaient sur lui, et c'est au milieu de cet affolant brouhaha que Drapeau «hurla» ses commentaires à la population montréalaise... depuis un téléphone public!

Une fois mis en branle ce monumental dossier, Richard Garneau se passionna aussi pour toutes les facettes documentaires de l'univers olympique, qu'il explora en grand nombre de 1975 à 1976 dans le cadre de la série *J.O.* Ces 60 émissions formidablement fouillées illustrent toute l'envergure que peut prendre la langue des sports, pourvu qu'on lui reconnaisse le mandat d'investir avec discernement histoire, psychologie, sociologie... Quelle évolution depuis le règne du simple descriptif!

Prestance nasale et râclées d'assiégés

Outre le privilège de côtoyer nos vedettes du hockey dans le plus simple appareil et de trinquer aux côtés du neveu de Pierre Coubertin lui-même, le métier de commentateur sportif offre parfois à ses représentants un périple-surprise dans l'orbite immédiate de véritables monuments humains. Qui peut, en effet, se vanter d'avoir observé en gros plan (et de profil!) le général De Gaulle, trônant au stade de Grenoble à proximité des cabines de télédiffusion? Qui peut se vanter d'avoir réitéré l'exploit à Moscou, assistant des premières loges aux foudres d'un Brejnev fustigeant l'outrecuidance toute capitaliste des pauses publicitaires ponctuant un match de hockey historique? Et que dire des tableaux épiques, tel ce «printemps de Prague sur patins» qui apporta aux hockeyeurs tchécoslovaques, en 1969, une retentissante vengeance athlétique sur leurs oppresseurs soviétiques? Digne silence chargé d'histoire, véto idéologique détourné, raid d'artillerie musculaire; autant de défis éclairs pour le témoin privilégié qui, micro ancré dans l'âme, doit mettre en mots une décharge émotive digne d'éternité.

Je ris de me voir si pareil en ce miroir!

À force de «bouffer de l'athlète», de disséquer cette passion du dépassement aux visées tant mystiques que financières ou anabolisantes, Richard Garneau aborde avec science la psyché des surperformants. Ainsi, si c'est avec stoïcisme qu'il affronte l'humeur massacrant de nos entraîneurs de hockey après la défaite, ou s'il s'expose de bonne grâce aux pluies poisseuses de champagne après une nouvelle conquête de la coupe Stanley, ses antennes savent aussi sonder les états d'âme moins limpides. Ceux d'un quelconque haltérophile roumain, par exemple, qui accumule record sur record, chaque fois à des poussières du précédent. Son intention: monter sur le podium aussi souvent que possible pour récolter à profusion ces privilèges dont les États socialistes couronnent leurs médaillés... à chaque médaille! Limage a ses raisons que le portefeuille bénit.

Mais qu'advient-il si l'on retourne le miroir, révélant le visage que Richard Garneau, lui, présente aux athlètes qu'il côtoie? Obséquieux, sublime ou tout simplement accessible que cet irréprochable locuteur? Peut-être envié pour des aptitudes que

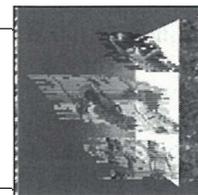
l'on souhaite acquérir par osmose ou observation certains joueurs espérant se recycler comme analystes après avoir accroché leurs patins. Si ces aspirants communicateurs ne sont pas pleinement conscients des exigences du métier, la réalité leur saute au visage, et surtout aux oreilles, lorsqu'ils prennent place derrière le micro. Gilles Tremblay, qui a livré, des années durant, sa profonde connaissance du hockey sur les ondes de Radio-Canada, pourrait témoigner des mérites de l'écoute et de l'entraide dans ce contexte où chacun, commentateur et analyste, doit apporter un appui indéfectible à son collaborateur. Récemment appelé à faire équipe avec Richard Garneau au réseau TVA, le légendaire ex-entraîneur Michel Bergeron a été ravi de constater que son nouveau collègue «parlait en personne exactement comme il parle à la télé!», exprimant en toute candeur la nature peu intimidante des contacts entre créatures sportives et médiatiques que réunit le destin professionnel.

Finale messieurs du plongeon littéraire

Mais il n'y a pas que les athlètes qui embrassent une deuxième carrière après s'être hissés avec fougue au sommet de la première. On a beau envier les colossales possibilités d'expression dont jouissent nos voix et nos cerveaux du sport, il faut bien convenir qu'il puisse leur arriver d'étouffer dans un cadre aussi résolument tempéré par l'objectivité que dicte le professionnalisme. Ayant fait ses adieux à Radio-Canada en 1989, Richard Garneau s'est donc bien promis de ne respecter que ses propres critères de censure lorsqu'il a entrepris la rédaction de son autobiographie, puis d'une œuvre de fiction à laquelle il consacre actuellement une partie de ses énergies.

Si les Gaétan Boucher, Sylvie Bernier et Carolyn Waldo ont dû éprouver un sentiment de profonde responsabilité en exaltant les envolées de leurs successeurs au podium, quelle vertigineuse impuissance doit se reconnaître Richard Garneau, devenu commentateur de ses propres défis! C'est la poursuite, en mode réfléchi, du vibrant discours amorcé quarante ans plus tôt, preuve ultime de sa richesse sans bornes. •

Ne me dites surtout pas qu'il a trébuché!



Après trente ans de métier, Raymond Lebrun rappelle que l'image des journalistes et commentateurs sportifs tient d'abord à leur objectivité et à leurs qualités de communicateurs, qualités durement mises à l'épreuve par quelque 150 heures d'improvisation chaque année.

par Véronique Décarie

IL N'Y A qu'une dizaine d'années que la description télé des matchs sportifs n'est plus diffusée en parallèle à la radio. Pendant les trente premières années du règne télévisuel, René Lecavalier et ses collègues devaient donc tenir compte des exigences des auditeurs aussi bien que de celles des téléspectateurs dans le choix de leurs propos. Il était donc parfaitement normal de les entendre annoncer que «Guy Lafleur envoie le disque à Jacques Lemaire... qui trébuché mais retrouve son équilibre, tire... et c'est le but!».

Il y a quelque chose d'absurde dans cette façon presque pléonastique de dire avec insistance ce que le public voit pourtant lui-même à l'écran. Les professionnels rigoureux comme Raymond Lebrun le déplorent depuis toujours, espérant implanter une langue plus dépouillée qui laisse une place suffisante à la véritable analyse. Résumer les gestes terminants et révéler en prime certaines subtilités perceptibles uniquement pour le spécialiste: la position déterminante, marquante, des pieds d'un joueur, par exemple. Voilà qui non seu-



lement suffirait, mais qui donnerait à la langue des sports une efficacité redoutable.

Mais, chose étrange, le public ne démord pas de ses réflexes d'aveugle, de ce profond besoin qu'il a de se faire décrire ce qui se passe pourtant sous ses yeux. En témoigne l'échec médiatique des récentes tentatives de commentaire moins descriptif. Besoin de remplissage indéradicable? Allez donc savoir... Et encore, cet excès de mots ne se compare en rien à celui qui se cultive notamment au Japon, où les commentateurs sportifs «dialoguent» souvent en ondes avec un deuxième intervenant qui représente les spectateurs et dont l'unique mandat consiste à glisser ici et là un «oui» ou un «non» pour «assaisonner» le commentaire!

À la gloire des commanditaires par nécessité

Pourquoi s'acharner contre les habitudes? Par professionnalisme, tout simplement. Si ce n'était de cette réflexion éclairée de nos commentateurs et journalistes sportifs sur l'éthique et la qualité, il persisterait des phénomènes aussi impensables aujourd'hui

qu'ils semblaient naturels dans les années 40 et 50, nuisant fortement à l'image de la profession. Ainsi, raconte Raymond Lebrun, on prenait les journalistes de l'époque - souvent à juste titre - pour les créatures des promoteurs ou des équipes de sport. Il faut dire qu'avec leurs maigres salaires (12\$ par semaine!), certains d'entre eux n'arrivaient à survivre qu'en rédigeant «à temps perdu» des communiqués de presse à la gloire de leurs commanditaires du moment. «C'est grâce au Stade Ontario que j'ai pu payer ma maison», avouaient-ils par exemple.

Certes, il a fallu peu à peu briser le cercle vicieux des revenus de misère qui contraignaient à un douteux manque d'objectivité. C'est l'une des victoires les plus éclatantes du journalisme sportif, explique Raymond Lebrun, que d'avoir su prendre ses distances avec des tendances partisans si profondément ancrées, que ce soit vis-à-vis d'une équipe ou même d'un sport. Le prestige indéniable dont jouit à présent la profession découle sans conteste du souci de neutralité maintenant omniprésent, à Radio-Canada comme ailleurs.

Raconteurs d'histoires

Avec l'attention démesurée que l'on accorde aux sports, selon Raymond Lebrun, il se dessine cependant une ombre au tableau: le manque pur et simple de matière et les excès qui en résultent. Le phénomène est plus marqué dans la presse écrite, pour des raisons bien compréhensibles. Tels des citrons pressés, nos journalistes sont appelés à s'extraire du cerveau et de la plume un nombre insensé d'histoires chaque semaine, analyse et réflexion à l'appui dans le moindre de leurs propos. L'histoire d'un joueur étoile, les épreuves d'un entraîneur: autant de sujets généralement absents des ondes mais surexploités dans les pages de nos quotidiens.

Malgré toute la variété et l'intensité qui caractérisent l'univers des sports, certains rédacteurs épuisent carrément leur inspiration; d'autres versent occasionnellement dans le potin ou la rumeur, soit pour remplir de la copie, soit pour piquer la curiosité du lecteur. Raymond Lebrun explique même qu'il se diffuse de fausses nouvelles flanquées du sempiternel subterfuge «selon une source sûre». Navrant constat: la richesse de l'analyse présente un risque de dérapage peu glorieux.

Méfiance envers les journalistes

Outre les conditions de travail pénibles qu'impose cet état de choses aux représentants de la profession, il importe de saisir ses répercussions sur les relations entre journalistes et organisations sportives. Entraîneurs et gérants, déjà légitimement indisposés par la fréquence assommante des conférences de presse durant <deux> saison, ont fini par se montrer méfiants à l'égard des chasseurs de *scoops*. Livrer leurs impressions, craignent-ils, c'est s'exposer à des interprétations erronées, voire biaisées, ou à un détournement de paroles. Cette méfiance peut prendre des proportions phobiques: Raymond Lebrun rappelle que c'est là pour certains une raison suffisante pour refuser un poste d'entraîneur ou de gérant. Même avec la meilleure volonté du monde, il serait donc devenu ardu, sinon impossible, de surmonter des obstacles inhérents non pas à l'incompétence, mais au constant déluge médiatique et concurrentiel des dernières années.

L'excellence dans la fugacité

Les médias électroniques, régis par des critères d'efficacité d'un tout autre ordre, n'échappent pas non plus à certains écueils. C'est que, derrière le micro, chaque seconde compte. Pas de vérification possible, les mots s'envolent au fil des ondes, irrécupérables même s'ils trahissent la pensée ou la langue de leur auteur. Raymond Lebrun insiste: c'est dans la fugacité que se joue l'excellence. Le

mot juste? Ce n'est qu'une fraction de l'enjeu. Même pour les plus savants, point de salut sans un irréprochable et spontané sens des nuances.

Tout s'improvise, tout le temps; pour Raymond Lebrun, c'est 150 heures par année. Et alors, dirons-nous sans étonnement. Pourtant, jusqu'aux années 50, rien n'était laissé au hasard du discours spontané. Pas une entrevue qui se tienne sans une liste de questions et de réponses rédigées dans le moindre détail, n'en déplaise à l'interviewer, quant au fond ou à la forme! La «dégende» du milieu veut que René Lévesque ait été le premier à démontrer le potentiel de qualité prodigieux des improvisations en profondeur. Un jour, n'ayant pas reçu de texte au moment où commençait son reportage en direct, Lévesque servit à ses téléspectateurs un commentaire aussi vivant que percutant, dont la saveur allait s'imposer dans les mœurs du journalisme électronique. Bien plus qu'une courroie de transmission, le commentateur devait enfin accéder au rang de communicateur autonome.

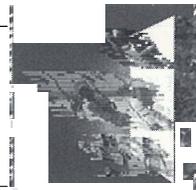
Et au rang de linguiste? Aussi, puisque la terminologie a vu le jour bien après les premiers grands combats des Lecavalier, Garneau, Dufault, de toute l'équipe déversant son énergie créatrice sur un univers assoiffé de francisation. On doit sourire avec modestie et admiration en songeant à l'immense part de «nos» lexiques qu'ont inspirée les trouvailles de ces esprits attentifs, terminologues autodidactes que l'on consulte aujourd'hui abondamment dans les cercles les plus divers. Conscient de cette précieuse alliance entre langagiers et spécialistes du sport, Raymond Lebrun se sent toujours la responsabilité monumentale de confier aux ondes termes et idées à la mesure des décennies de dépassement dont il a été l'une des figures déterminantes. •

Des délais serrés? Et alors?

Les sections sportives de nos journaux ne comportent pas que des articles originaux. Dans une faible proportion, on traduit. Mais qui traduit quoi et dans quelles conditions?

DANS les milieux professionnels langagiers, on s'est tant battu contre le mythe de la secrétaire bilingue (traduisant avec brio en cinquième vitesse) qu'il nous arrive de soupçonner l'improvisation douteuse là où règne pourtant un heureux et fructueux équilibre. D'où ce léger froncement des sourcils lorsqu'on apprend qu'à *La Presse* quatre journalistes sportifs font office, chacun leur tour, de «traducteurs de garde» en plus de devoir respecter leurs échéances rédactionnelles. Car il arrive d'agences de presse un certain nombre d'articles en anglais qui doivent paraître sans faute dans le journal du lendemain. Deuxième froncement des sourcils lorsqu'on apprend qu'aux nouvelles générales la tâche incombe non pas à un journaliste, mais à un traducteur-adaptateur professionnel. De poids, deux mesures, serait-on tenté de conclure.

De la passion



À l'occasion de la remise des prix de l'Association des journalistes de la presse spécialisée du Québec, Réjean Tremblay a prononcé un discours sur la passion. La passion d'écrire, la passion de jouer à divers sports, la passion de suivre les exploits des joueurs.

par Solange Lapierre

« **Q**UELLE est la plus belle chose au monde? », demande-t-on à Ésope. « C'est la langue, répond-il. La langue parle d'amour, prie Dieu, dit de belles choses, dit du bien de tout le monde, fait de la poésie. » On lui demande alors: « Et qu'y a-t-il de plus laid au monde? » « C'est également la langue. Elle dit des mensonges, détruit des réputations, fait de la peine aux gens. » C'est ainsi que Réjean Tremblay, le journaliste sportif bien connu et le célèbre auteur des téléséries *Lance et Compte* et *Scoop*, a entamé son hommage à la langue et aux journalistes sportifs. « La réponse d'Ésope s'applique à la langue française, à la littérature ainsi qu'à la langue de nos pages de chroniques sportives, à la radio et à la télé. »



Immédiatement, toutefois, c'était pour ajouter que la langue des pages sportives présente parfois ce qu'il y a de pire. On a ten-

dance à l'oublier, le journaliste sportif travaille dans des conditions extrêmes : pressé - une question de tombée et de minutes - mais aussi baigné dans un environnement étranger - l'anglais, le plus souvent. Sa situation ressemble donc à celle des interprètes, à la grande différence près qu'il doit transcrire par écrit ce qu'il a entendu et que le type de discours qu'il a entendu doit être « traduit » pour être lisible. Rendre par écrit un discours oral relève souvent de la pirouette. Voici un exemple.

« Une tournée avec les Expos. Dès l'aéroport, tout se passe en anglais. Je parle en anglais avec les joueurs, les gérants, les soigneurs. À Atlanta, j'écoute la radio et la

télé en anglais; je lis le *Atlanta Journal* et le *Atlanta Constitution*, je parle aux joueurs des Braves en anglais. Durant 11 jours, tout le monde me parle en anglais. Les Expos sont extraordinaires, ils battent les Braves deux fois. Après le match, je vais dans le vestiaire parler aux joueurs, je recueille leurs propos en anglais. Je prends les

Mais en cette période d'engouement pour la qualité totale, force nous est de reconnaître que la méthode établie atteint son principal objectif: la satisfaction des clients, les lecteurs, dans des délais extrêmement serrés. N'oublions pas que la tyrannie des heures de tombée est le lot quotidien du journaliste encore plus que du traducteur; pour l'un comme pour l'autre, la gestion des priorités devient une question de vie ou de mort. Gilles Boursier, l'un des heureux traducteurs de garde, brosse un tableau aussi réaliste que peu inquiétant de la situation : « Nous connaissons parfaitement les notions et termes propres au sport et maîtrisons en général très bien l'anglais. Il est évident que ces aptitudes ne suffisent pas à produire des traductions époustouflantes lorsque nous devons nous exécuter en un quart d'heure et lorsque le texte de départ est mal rédigé par surcroît. C'est exactement la même chose lorsque notre plume accouche d'articles originaux. Nous offrons un produit de qualité, avec d'inévitables écarts en fonction des obstacles à surmonter. » N'oublions pas, non plus, que certaines nouvelles sportives ne dépassent guère la simple annonce du score d'un match, qu'accompagne un bref résumé foncièrement linéaire. Rares sont les éditoriaux sportifs dont l'équipe de *La Presse* se voit conner l'adaptation, tellement plus exigeante. Quelle que soit la complexité du texte proposé, on hésite pas à solliciter l'aide d'un collègue particulièrement versé dans le dossier en cause. Les journalistes traducteurs ne sont donc pas condamnés, comme on pourrait le craindre, à s'acquit-

ter dans la clandestinité, sans ressources ni reconnaissance, de lourdes fonctions langagières dont la direction ferait peu de cas.

On traduit donc, on traduit même vite, mais sans que la question prenne des proportions d'éternelle catastrophe. La quantité d'articles à traduire a d'ailleurs diminué avec les années. Comme elle ne fait plus appel à l'agence UPI, qui fournissait tout en anglais, *La Presse* conserve comme principaux fournisseurs l'Agence France Presse (AFP) et la Presse canadienne, qui a son propre service de traduction et offre la majorité des textes en français assez rapidement pour satisfaire aux exigences de la publication. Gilles Boursier avoue y constater à l'occasion des infirmités linguistiques rendant essentielle une réécriture partielle ou complète. Mais c'est là l'exception plutôt que la règle.

Ce phénomène de la traduction découle entre autres du décloisonnement auquel on assiste dans les salles de rédaction. Les journalistes n'étant plus attirés à une fonction particulière au sein de l'équipe des sports, la production d'articles originaux est du ressort collectif des ressources en poste d'une semaine à l'autre. Compte tenu des pénuries ponctuelles qui peuvent survenir, les articles traduits offrent un complément d'information tout naturel que l'on aborde avec les égards qui s'imposent. •

Y.D.



notes du match en anglais et, tout de suite après, je monte écrire une chronique en français pour *La Presse*. »

Écrire en 20 minutes un texte qui sera publié

Souvent, la manchette reproduit une citation d'un joueur ou d'un entraîneur, prise sur le vif. Qu'arrive-t-il quand on la traduit en français? Rien de bon, semble-t-il. Parce qu'il s'agit d'un idiome spécialisé, celui du baseball ou celui du hockey, qui use d'une façon de parler, de symboles que seuls les initiés comprennent. Et là, nouvel écueil. La tombée de 23 h quand le match finit à 22 h 30. Le journaliste doit « pratiquement repenser dans une autre langue » pour que les lecteurs puissent, quelques heures plus tard, lire les prouesses de leur équipe préférée. « C'est une mécanique qui demande un entraînement extraordinaire. Quand Serge Blanchette, du *Journal de Montréal*, ou Denis Arcand, de *La Presse*, partent deux semaines avec les Expos, chaque fois, je me dis : "C'est un miracle : en 20 minutes, il a rebâti un texte où il n'y a pas trop d'anglicismes." La langue me fascine, l'écriture me fascine. »

Bien sûr, certains journalistes suivent une recette : « Ils ont accumulé une grosse poche de clichés et roulent là-dessus depuis 20 ou 30 ans. Probablement que le lecteur qui lit ça depuis 20 ans finit par trouver ça "le fun". »

Les émotions, ça touche l'universel

« Le sport, vous le savez, ce n'est pas important. Que Le Canadien gagne, ça ne change pas la vie. Ça a une importance économique : est-ce que les droits de télévision vont être bons? Mais en soi, que quelqu'un s'entraîne 15 ans pour sauter 7 pieds 3 pouces, c'est niaseux. Il n'a qu'à prendre l'escalier. Ce qui est beau, c'est la noblesse du geste, c'est le fait d'être le meilleur. Dans le sport, on a donc la chance d'écrire sur les émotions. Or, c'est vraiment la seule chose universelle dans toute la littérature, à travers les siècles. »

À cet égard, le journaliste sportif voit les émotions en direct : « Ce qui est passionnant, c'est d'être à côté du joueur, c'est de ressentir sa joie profonde. » Cela a tellement frappé Réjean Tremblay qu'il s'est informé auprès d'un psychiatre pour savoir si ce qui pousse un joueur à se défoncer pour compter le but vainqueur de la septième partie de la Coupe Stanley, c'est de gagner la Coupe. Ce serait plutôt, lui a-t-on dit, le plaisir du combat précédant la victoire qui donne cette énergie extraordinaire aux joueurs.

Enchaîné à la déclaration

Contrairement à ses collègues en économie ou en politique, le journaliste sportif est libre. Il n'est pas enchaîné à une déclaration et une contre-déclaration dont il faut respecter le mot à mot. Juste après le match, il entre dans le vestiaire : « Ça fait cinq minutes que le boxeur est sorti de l'arène. Je m'assois à côté de lui. Il est tout nu. Il ne peut pas camoufler, il n'a pas de PRO Il se met à parler. Comment ça lui fait mal en dedans. Comment les coups font mal. Il était tellement sûr de gagner. Comment il comptait là-dessus pour avoir un autre combat parce que ça fait deux mois que son père apporte un jambon le lundi pour que sa famille mange. À moins d'être complètement insensible, on dirait que l'on communique directement avec l'âme de quelqu'un. » Il suffit alors d'un peu de talent, explique Réjean Tremblay, pour émouvoir les lecteurs. Neuf fois sur dix, dit-il, c'est dans les pages sportives qu'ils se disent émus.

En période référendaire, ou en période électorale, les pages politiques sont passionnantes : on prend les représentants politiques à chaud. « Ils sont sur une tribune, ils viennent de parler, ils vibrent et ils vivent. Mais quand on va leur parler à 16 h, dans une entrevue préparée, avec des attachés de presse qui s'organisent

pour que la manchette soit bien claire, en insistant pour être sûrs que le journaliste a bien compris, alors, c'est décharné. Tandis que le chroniqueur de sport, c'est dans la chair qu'il travaille. Le oui, le non, les péquistes, les libéraux, les conservateurs : en des moments de grande activité politique, il y a de la passion, souligne Réjean Tremblay. Pour nous, c'est de même à l'année parce qu'on s'adresse à un lecteur qui a des préjugés. Quand j'écris que les Canadiens sont totos, 80 % de la population de Montréal qui suit le hockey est en calvaire. Si j'ai le malheur de dire un mot favorable aux Nordiques, ils sont en maudit. Et, dans le temps où les Nordiques étaient un peu respectables, si j'écrivais de la manière la plus neutre possible, les 65 % favorables aux Canadiens me trouvaient vendu, les 35 % favorables aux Nordiques me trouvaient vendu, ce qui donnait 100 %. Nous, au moins, on peut créer l'unanimité. »

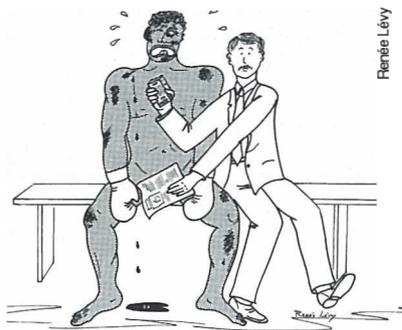
La raison pour laquelle les pages sportives sont si vivantes, c'est ce que Réjean Tremblay appelle « la dramatique ». « Une pièce classique, comme une pièce moderne, se déroule en trois à cinq actes. Dans le théâtre classique, il y avait unité de lieu, de temps et d'action. Dans la vie, il n'y a pas d'unité. » Sur la patinoire, il y a ces trois unités. La patinoire est « une unité de lieu qui est, en plus, resserrée par la vitesse des participants. » L'action dure 60 minutes. Prenons un match Canadiens-Boston où le score est de 3-0 pour Boston. « S'ils perdent, c'est la catastrophe, le coach va sauter. C'est un beau drame. Ça fait une belle action. »

Saga, épopée, mélodrame, essai

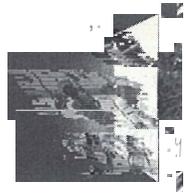
Ce qui favorise le journaliste sportif, c'est qu'il raconte des histoires. Et Réjean Tremblay de faire le parallèle entre la saga de Guy Lafleur, de Guy Savard, ou des frères Stashny, et les *Trois Mousquetaires* de Dumas ou la *Comédie humaine* de Balzac. « À partir de ces personnages, qui sont des héros, on peut écrire des épopées. "Guy Lafleur compte son soixantième but..." Ça devient un exploit. On peut même écrire une épopée le soir où les Canadiens gagnent 1 coupe Stanley! »

Essai, encore un genre littéraire. Le salaire de 40 millions de Mario Lemieux. Est-ce absurde ou est-ce que ça répond à des lois capitalistes? Ou le mélodrame : « Telle athlète, au moment précis où il faut qu'elle performe, au moment de la gloire - je pense à Sylvie Fréchette -, vit un drame. Ce n'est pas une nouvelle *straight* comme on doit faire dans d'autres domaines: on peut choisir un genre très dramatique ou un genre plus pompeux; on peut vouloir donner des conseils. » Voilà la preuve d'une très grande liberté d'écriture. Pourquoi? « En soi, l'acte sportif n'est pas important. L'importance vient d'ailleurs. Elle vient des personnes, de l'âme. L'histoire que je raconte peut n'avoir aucun rapport avec le reste du journal. Exemple, vous arrivez dans l'arène. Archie Moore, l'ancien boxeur, est là, avec son béret en phentex tricoté, il a 82 ans. Je m'assois à côté de lui, et il se met à raconter des souvenirs. Au diable le combat! Tout le monde essaie d'écrire. Nous, on nous paie pour le faire. Et, en plus, on est plus lu que toutes les générations de poètes au Québec. Parfois, c'est ce qu'il y a de pire.

Mais parfois aussi, c'est ce qu'il y a de mieux, parce c'est une écriture qui est libérée des contraintes et des formules. Je vous mets au défi. Prenez les journaux : il n'y a que dans le sport que les journalistes ont cette liberté d'expression. » •



« Rocky » Brisebois, homme de lettres et grand communicateur



Rhéaume « Rocky » Brisebois, l'homme à la voix rocailleuse, est un monument du journalisme sportif que l'on entend sur les ondes de CJMS.

par Michel Rudel-Tessier

LA LANGUE des sports au Québec est un des rares domaines linguistiques où la francisation n'a pas sombré dans les abîmes réservés aux peuples complexés qui subissent la colonisation et l'empirisme avec un béat sourire satisfait, Encore que...

On a pu jusqu'à maintenant échapper à peu près complètement aux « gaminets » et autres « hambourgeois », qui sont devenus désormais des classiques du « bon parler québécois ». Mais il reste encore quelques dinosaures chez les linguistes du sport qui, avec les soubresauts pathétiques propres à leur condition de moribonds, prônent l'emploi de termes aussi « représentatifs » de leur québécutude que « gouret », « palet » ou « crosse ». Ce dernier terme surtout rend bien compte que ces gens-là ne savent sûrement pas tout à fait où ils vivent, en d'autres mots u'une certaine réalité leur échappe.

es Bas-Rouges de Chicago!

Il me revient à l'esprit une anecdote qui devrait bien illustrer mon propos. C'était un soir, au bulletin sportif de Radio-Canada. L'annonceur, Français de cœur, sinon de patrie, déclara sans sourcilier qu'il allait nous donner les résultats « des matchs de *hockey sur glace* ». Comme dans toute bonne histoire il y a une morale, je dois préciser que je ne l'ai plus jamais revu par la suite. Tous ceux qui ont lu des romans américains traduits en français et qui se sont butés à une partie de base-ball (avec trait d'union, bien sûr) où les Bas-Rouges de Chicago affrontaient les Géants de San Francisco comprendront certainement ce que je veux dire.

Comprenons-nous bien. Je n'ai rien contre le fait que les Français ou les Belges croient que les Dolphins de Miami jouent au rugby ou que Joe Di Maggio balançait sa batte sur un ballon. Non. Ils ne connaissent pas ces sports et ils traduisent les termes anglais du mieux qu'ils peuvent. Mais ici, au Québec, nous traduisons des mots qui n'ont de sens que pour nous, qui ne correspondent qu'à notre réalité. Pourquoi vouloir à tout prix sortir de ce contexte? Les mots que nous nous sommes donnés sont des mots corrects, qui représentent une certaine vision des choses, une vision autonomiste et adulte des problèmes de toute tentative de traduction.

Les Français, pour revenir encore à eux, n'hésitent pas à conserver les vocables anglais : un gardien de but est un *goal*, un lancer de pénalité (et pourquoi pas de punition?) est un *penalty*. Nous avons jugé bon, ici, de traduire tout ce jargon afin que le langage employé par tous ceux qui ont à discourir sur un sport donné -

Michel Rudel-Tessier est un rédacteur professionnel qui connaît bien le sport: il a notamment participé à la traduction de la biographie de Wayne Gretzky et il écrit dans le magazine *Les Canadiens*.

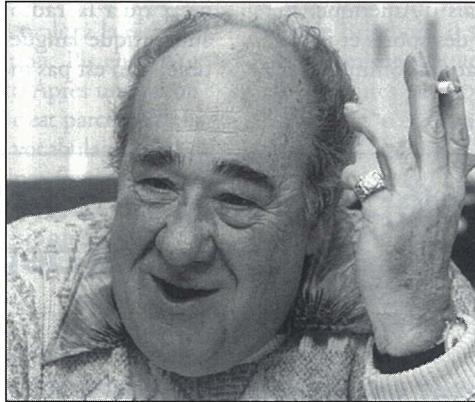


Photo Gilles Lafrance, Journal de Montréal

animateurs, analystes, descripteurs, journalistes ou simples amateurs - puissent s'exprimer en français. C'est une victoire. Et cette victoire, c'est bien évidemment à des hommes comme René Lecavalier que nous la devons tous. Mais il n'était pas seul.

Rhéaume « Rocky » Brisebois est sans aucun doute un de ceux qui ont droit à toute notre admiration, un de ceux, avec le regretté Louis Chantigny, qui ont contribué à ennoblir un métier, le journalisme sportif, qui en avait grandement besoin. Rafaîchissons-nous la mémoire : à la belle époque de Jacques Beauchamp et de son

«vocabulaire de 250 mots», il était pratique courante d'envoyer aux sports les journalistes les moins doués, ceux qui n'étaient pas assez talentueux pour exercer leur art dans quelque sphère plus noble.

Un lexique dans les années 50!

Rocky Brisebois, lui, était allé à l'université où il avait étudié en lettres. Ami des arts, il a même joué du Molière avec les Compagnons de Saint-Laurent et, aujourd'hui comme alors, il lit ou relit avec toujours autant de plaisir Hemingway ou Tremblay. Pas banal le bonhomme!

Dans les années 50, après un passage à la Presse canadienne, il s'occupe de football lorsqu'il est engagé au journal *Le Canada*, d'Ottawa. «J'ai tout de suite été choqué par le langage qu'on employait pour parler des matchs. Tous les termes utilisés étaient anglais, c'était vraiment la grande noirceur.» Il a donc décidé de prendre le taureau par les cornes et, avec l'aide de ses collaborateurs Jean Séguin et Pierre Proulx, eux aussi journalistes sportifs, il a mis au point un lexique des termes de football. «Nous étions des pionniers!» plaisante-t-il. «Mais je suis fier de constater que les termes et les traductions que nous avons proposés sont encore, à ce que je peux voir, employés par tout le monde.» Des termes comme quart-arrière au lieu de *quarter-back*, c'est à lui que nous les devons.

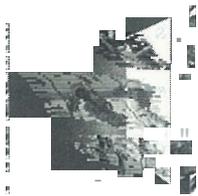
«Au-delà du vocabulaire, il y avait aussi la qualité du français, de la grammaire et de la syntaxe qui laissait souvent à désirer. Je dis souvent parce qu'il y avait aussi de très bons journalistes. Louis Chantigny, Marcel Desjardins, c'étaient des plumes extraordinaires, c'étaient des gens qui avaient une grande culture. Mais il faudra attendre les années 70 pour qu'une remontée généralisée de la langue des sports s'amorce. Pour que l'on quitte la simple description, répétitions et clichés à l'appui.»

Les années 70 : l'influence de Foglia

«Reste qu'il y avait aussi des journalistes qui ne brillaient pas par leur style. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'il y a eu une très

nette évolution de l'état des choses depuis une vingtaine d'années. Foglia a marqué les années 1970 - depuis cette époque, le journalisme sportif n'a plus jamais été tout à fait le même - et je considère que Réjean Tremblay écrit au moins aussi bien que n'importe qui d'autre à *La Presse*. La plupart des journalistes, aujourd'hui, qu'ils soient de la presse écrite ou électronique, savent s'exprimer très convenablement. » Maintenant les articles de sport sont plus drôles, plus intelligents. Le domaine a été rafraîchi.

«Moi, j'ai toujours eu un souci de la langue française. J'ai toujours pensé que j'avais une responsabilité vis-à-vis mes lecteurs et aussi vis-à-vis moi-même. Au début des années 1960, un nouveau quotidien a vu le jour: *Le Nouveau Journal*, et son fondateur avait l'ambition d'en faire le meilleur journal français d'Amérique. Et c'est vrai qu'on était bon! Moi, j'étais directeur des sports et j'étais aussi *columnist*. Nous avons tous la préoccupation commune de



Les tribunes téléphoniques - cotes d'écoute obligent à l'encontre des efforts menés depuis 30 ans

Le cri du cœur d'un spécialiste des sports préoccupé par la qualité de la langue: ne vous laissez pas polluer les oreilles.

par Pierre Dufault

«**C**'TUNE maudite gang de homers.» «Mais y sont moins pires qu'on dit sur la route.» «Anyway, mon chum, y vont en arracher d'ici la balance de la saison.» «C'est parce qu'y ont pas les ingrédients pour faire les séries.»

Non, cet échange de propos n'est pas le fruit d'une divergence d'opinions entre deux amateurs de hockey autour d'une bière dans une taverne. Il a été entendu à la radio, à Montréal. Pas une petite station de radio, mais l'une des plus importantes radios privées.

Il y a 30 ou 40 ans, on se contentait de sourire lorsqu'un animateur ou un journaliste de sport Bagellait la langue. Après tout, le sport, c'était pas sérieux. C'était un monde à part, le divertissement de gens peu cultivés dont le vocabulaire se limitait à environ 800 mots, disait-on.

Puis, on a voulu épurer un peu la langue des sports. Il ne s'agissait pas de devenir faux, snob ou affecté. L'objectif était simple. Éliminer les anglicismes, les clichés et les calques de l'anglais. Ken Dryden n'était plus «dans» mais devant les buts. La charge au **bâton** a remplacé le «double-échec». Au football, on a voulu éliminer le «majeur» (y aurait-il un mineur?) et le remplacer par un touché. Et le «placement» a cédé la place au botté de précision.

Mais les expressions fautives ne sont pas exclusives à la langue française. Les défenseurs de la langue anglaise s'opposent avec véhémence à la permissivité des commentateurs sportifs qui inondent les ondes et les quotidiens de néologismes et expressions grammaticalement incorrectes, particulièrement lorsqu'il est question de hockey ou de baseball. À titre d'exemple: «*that's exactly right*»; ou encore «*he threw a four-hitter*»; et, pour dessert, «*the Giants signed four players today*». Ceux qui emploient ces expressions

Pierre Dufault est commentateur sportif à Radio-Canada. Le samedi soir, à la radio, il présente, en compagnie du linguiste Jacques Lorrain, une chronique expliquant pourquoi tel ou tel terme est incorrect. Il dirige aussi une école d'annonceurs.

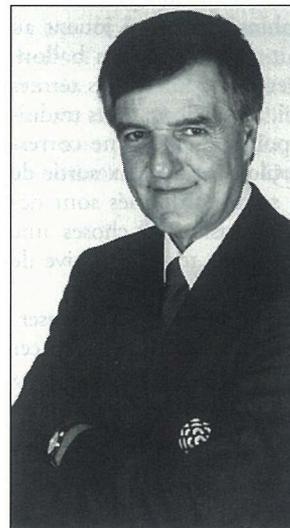
faire le meilleur boulot possible, nous avons un immense souci de la langue que nous employons.

«Et c'est sûr que, dans les années 60, quand j'écrivais dans *Dimanche Matin* ou dans d'autres journaux, mon niveau de langue n'était plus le même. Entendons-nous bien: je ne dis pas que j'étais exprès pour mal écrire ou pour écrire dans un français incorrect. Ce que je dis, c'est que j'avais conscience que je m'adressais à une autre clientèle et, en ce sens, je tâchais d'employer un langage qui, je le savais, serait compris et apprécié par mes lecteurs. Mais c'est aussi ça, la communication!»

Et Rocky Brisebois, c'en est un vrai, communicateur. Sans compromis, sans complaisance, il a réussi, autant dans les journaux qu'à la radio ou à la télévision, à bâtir les assises d'une authentique langue du sport québécoise qui, si elle reste perfectible, n'en est pas moins déjà parfaitement légitime. •

répondent aux puristes de la langue que c'est une forme de langage populaire qui plaît à l'amateur de sports. C'est présumer que le partisan d'une équipe de hockey ou de baseball est un ignare qui ne comprend que la langue de la rue ou de la taverne. Serait-il plus mal servi si on lui disait: *that's right*, ou encore *he gave up only four hits*. Et enfin, *four players signed their contracts with the Giants*.

La langue anglaise est plus tolérante dans le domaine des sports. Et surtout, elle n'est pas exposée à l'influence d'une autre langue. Tout part de l'Amérique du Nord anglophone. Donc, pas de traduction littérale ni de calques. Le problème est plus sérieux en France où l'on n'a aucun scrupule à utiliser les mots et expressions anglais sans faire le moindre effort pour les traduire ou les imager en français. Un problème qui ne semble toutefois pas perturber nos amis d'outre-Atlantique.



Ici, nous devons faire preuve de vigilance. Lavertissement ne vaut pas seulement pour les sports, mais pour tous les domaines de l'activité humaine. Cette volonté de bien traduire, de bien adapter, de bien rendre en français ce que dit l'anglais, est constante chez nous et donne de bons résultats, sauf dans les reportages des événements sportifs, surtout parlés. La presse écrite est plus sévère et exerce une vigilance efficace, mais à la radio et à la télévision, on se permet toutes les fantaisies, et la langue française en prend un dur coup. Ce mal, précisons-le, n'affecte pas toutes les stations de radio, mais rares sont celles qui n'en sont pas victimes.

La cote d'écoute

L'heure est grave. On est prêt à tout pour gagner des auditeurs. Certains commentateurs n'en savent pas plus, d'autres ne font pas d'efforts. Les plus coupables sont ceux qui trouvent que ça fait chic de parler mal. Ils se disent plus près du «peuple». C'est avoir une bien piètre opinion des gens qui les écoutent. Et si cela devait être en partie vrai, que faut-il penser des auditeurs plus exigeants? Après tout, le sport est un divertissement, un spectacle qui atteint toutes les classes de la société.

Celui qui ne maîtrise pas bien sa langue ne fait de mal à personne à la condition qu'il n'exerce pas d'influence sur la population. Mais dès qu'il gagne sa vie par l'expression orale, à la radio, à la télé, ou autrement, il est coupable de pollution. Pis encore, il entraîne ses auditeurs moins avertis dans l'erreur. Après tout, si on est choisi pour travailler à la radio ou à la télé, c'est parce qu'on a des choses intelligentes à dire, à l'aide d'un bon vocabulaire et avec le respect de la qualité de la langue. Ces principes fondamentaux de la communication, le deuxième en particulier, ne semblent plus préoccuper nos communicateurs professionnels. Et c'est inquiétant.

Les anciens athlètes

Depuis quelques années, on fait appel aux services d'anciens athlètes, entraîneurs et arbitres. En général, leur compétence n'est pas mise en doute. Ce sont souvent des gens honnêtes et connaisseurs, mais à qui on n'a pas donné le moindre cours de français. Certes, il y a des exceptions, mais la plupart ne semblent pas désireux d'acquérir les connaissances nécessaires à leur nouveau métier. Forts d'une notoriété instantanée, ils se complaisent dans leur arsenal de clichés, d'anglicismes, de barbarismes, d'expressions calquées de l'anglais et de fautes grossières de grammaire, de syntaxe et de définition de mots. Quant aux animateurs qui les dirigent, ils déploient peu d'efforts pour les corriger. La langue française est violée chaque jour et personne ne s'en offusque. Pas même les dirigeants, qui ne pensent qu'aux cotes d'écoute. À n'importe quel prix. La fin justifie les moyens. Au diable le français. «De toute façon, les gens ont compris.», répondent-ils à leurs critiques.

Le texte qui suit est inspiré d'une tranche de 15 minutes d'une émission dite de «ligne ouverte» (tribune téléphonique) d'une grande station de radio de Montréal. Les fautes relevées sont celles des animateurs et de leurs experts. Laissons les auditeurs-intervenants en paix. Ça donne très exactement ceci.

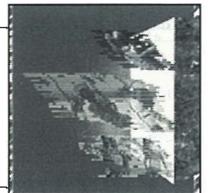
«Les Canadiens ont SIGNÉ un ailier droit aujourd'hui. C'est un joueur PHYSIQUE qui était ÉLIGIBLE chez les AGENTS LIBRES. Entre-temps, les Canadiens sont ANXIEUX de revenir de leur PÉRIPLE de huit jours dans l'Ouest et de CROISER LE FER avec les Nordiques de Québec à LA MAISON. La VERSATILITÉ du nouveau joueur AGRÉSSIF devrait aider les Canadiens À PRENDRE UNE SÉRIEUSE OPTION sur le premier rang de leur CONFÉRENCE. Lorsqu'il PREND UN BON LANCER, il BAT le gardien POUR UN BUT qui est toujours important. Entretemps, les SPÉCULATIONS vont bon train quant aux chances de Guy Carbonneau, AU RANCART depuis trois semaines à cause d'une SÉPARATION de l'épaule, de revenir au jeu. Carbonneau a toujours mal AVEC son épaule. Dans le cas de Patrice Brisebois, il S'EST RAPPORTÉ à son entraîneur afin d'expliquer la raison POURQUOI il s'est vu DÉCERNER une PUNITION de cinq minutes pour DOUBLE-ÉCHEC.»

Si vous n'êtes pas habitués à ce genre d'émission, vous êtes perdus. C'est à n'y rien comprendre. Qu'attendons-nous pour fustiger ceux qui polluent les ondes de pareilles énormités? Depuis le temps que l'on s'indigne devant l'influence de l'anglais, n'est-il pas temps de s'interroger sur la qualité douteuse de notre langue parlée et sur l'absence de volonté de l'améliorer?

Non, l'amateur de sports n'est pas mieux servi par un français de troisième ordre diffusé par un animateur peu soucieux. Qui s'exprime bien et avec respect pour la langue française n'a jamais de mal à se faire comprendre. Dans la plupart des bonnes stations de radio et de télévision, les directeurs des services d'information n'accepteraient jamais qu'un nouveau journaliste galvaude la langue comme le font certains animateurs de sport assis pas très loin dans la même salle des nouvelles. Les patrons soumettent les postulants en journalisme parlé à une série de tests afin de s'assurer que l'heureux élu possède les qualités voulues. Une d'entre elles est la maîtrise du français. Pour atteindre l'ensemble de son auditoire, le directeur de l'information sait que bien parler est une exigence fondamentale. Alors, pourquoi ne pas appliquer la même règle à ceux et celles qui œuvrent dans le milieu des sports?

On aura beau blâmer nos institutions scolaires, nos parents, créer des lois pour assurer la survivance de notre langue, afficher dans une seule langue et déplorer l'influence de l'anglais propagé par nos voisins américains et canadiens par la radio, la télévision, les journaux, les revues et le cinéma, rien n'arrêtera la dégradation de notre merveilleuse langue si on ne commence pas par fustiger ceux et celles qui ne la respectent pas. À ce titre, le monde des sports est bien mal engagé. ■

J'ai jeté ma serviette au Cerbère et Sylvie Fréchette a mérité la médaille d'or... *



Quelques mofs (maux?) de la langue des sports.

par Camil Chouinard

LE LANGAGE des chroniqueurs et commentateurs des sports au Québec a fait depuis une vingtaine d'années des progrès indiscutables. En général, on a cessé de croire qu'il fallait utiliser

Cami! Chouinard, d'abord journaliste puis conseiller linguistique à Radio-Canada, aide depuis de longues années les scripteurs, les reporters et les animateurs à trouver le mot juste.

* Cet article a été publié en partie dans *Le 30*, une revue destinée aux journalistes.

une langue spéciale pour parler de sport, et c'est heureux. Le langage naturel et simple a mis au rancart des expressions, des termes ampoulés, sophistiqués, puisés parfois jusque dans la mythologie. Vous vous souvenez du temps où l'on parlait du Cerbère du Canadien. C'était, bien sûr, le gardien de buts, et l'allégorie se référait au chien à trois têtes qui gardait les Enfers.

Maintenant, le langage des sports est plus simple et en même temps plus correct. Il lui reste à se départir de certaines fautes,

pour la plupart des anglicismes. Voyons quelques difficultés courantes qu'il nous reste à surmonter.

Bozon évoluera dans la Ligue nationale

On peut dire correctement qu'un hockeyeur, ou un patineur, évolue avec facilité sur la glace, c'est-à-dire qu'il fait des évolutions, des mouvements variés. Par contre, il est incorrect de dire qu'un joueur «évolue» depuis cinq ans pour le Canadien. On dira plutôt qu'il joue avec le Canadien ou qu'il fait partie des Canadiens depuis cinq ans.

Jouer physique

L'adjectif physique signifie qui concerne le corps humain. On dit la culture physique, la force physique. Mais «jouer physique» n'est pas conforme à l'usage français. On dira plutôt jouer dur, jouer brutalement.

Champion défendant

Voilà un anglicisme calqué sur *defending champion*. On le remplace par champion en titre.

Il va joindre les rangs des Maple Leafs

«Joindre les rangs de» est un anglicisme calqué sur *to join the ranks of*. On corrigera en disant : Il va se joindre aux Maple Leafs ou : Il passe aux Maple Leafs, ou : Il va jouer pour les Maple Leafs.

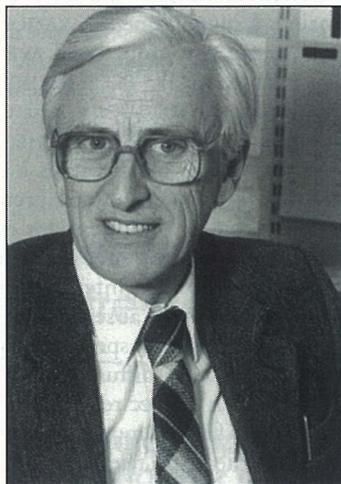
Score ou marque, mais non pointage

En parlant du décompte des points au cours d'un match ou d'une partie, on peut employer les mots marque et score. On dit la marque ou le score a été de 5 à 4 pour telle équipe. À la rigueur, on peut aussi employer comme synonymes les mots décompte, compte et résultat. Mais il importe d'éviter le mot «pointage», dont le sens est tout à fait différent.

Notons qu'en France le mot score s'emploie de plus en plus également au sens de résultat de scrutin. On dit couramment qu'un candidat ou qu'un parti a obtenu tel score, ou amélioré son score, etc.

Joute, partie ou match?

Une joute est une épreuve, un jeu opposant deux adversaires. Il y a notamment des joutes à cheval et des joutes sur l'eau avec des



Camil Chouinard

embarcations. «Partie de hockey» n'est pas un terme approprié, puisqu'une partie peut être un divertissement à deux ou à plusieurs (il y a des parties de chasse, des parties d'échec, des parties de plaisir, etc.), mais le mot partie ne s'emploie pas dans les grands sports d'équipe.

C'est le mot match qui convient pour le hockey et les autres grands sports d'équipe. Match s'emploie aussi pour des compétitions entre deux opposants: match de tennis, match d'échecs, match de boxe, etc.

Il a mérité la médaille d'or

On a le tort de dire qu'un athlète «a mérité» ou «s'est mérité» la médaille d'or ou tout autre honneur alors que l'on veut dire qu'il l'a bel et bien gagné ou remporté. En effet, mériter signifie avoir droit à quelque chose sans nécessairement le recevoir. Par conséquent, Myriam Bédard a remporté ou gagné la médaille de bronze, elle ne l'a pas seulement méritée. Quant au verbe «se mériter», il n'est tout simplement pas français.

Bien faire

L'expression bien faire est française mais elle n'a qu'un sens en français correct, c'est celui d'agir correctement. On dit par exemple: Il a bien fait de changer d'équipe, mais il est incorrect de dire: Le gardien de buts a très «bien fait» ce soir. On dira plutôt: Le gardien de but a très bien joué ce soir, ou : Il a excellé, il a été excellent.

En carrière, en séries éliminatoires

Les commentateurs de sport ont tendance à abuser de la préposition «en». On entend souvent, par exemple: C'est son 40^e but «en» carrière, ou encore : C'est la deuxième fois qu'il est blessé «en» séries éliminatoires. Jamais la préposition «en» n'est utilisée de la sorte en dehors du langage des commentateurs du sport. C'est un exemple de français «spécial» qu'il convient de remplacer par du français correct. On dira donc plutôt : C'est le 40^e but de sa carrière, et : C'est la deuxième fois qu'il est blessé dans les séries éliminatoires.

Le joueur n'a pas voulu prendre de chances

Il importe d'éviter l'anglicisme «prendre des chances», calqué sur *to take chances*. On le remplacera par courir des risques ou prendre des risques.

Aller en prolongation

Il faut dire plutôt : jouer en prolongation. Le verbe aller en pareil cas constitue un anglicisme puisque l'on dit en anglais *to go into overtime*. On peut aussi parler de période supplémentaire. Pour le baseball, on parlera plutôt de manche supplémentaire.

Jeter la serviette

L'expression anglaise *to throw in the towel* se rend en français par jeter l'éponge. Dans les deux cas, l'expression est tirée du langage de la boxe et elle signifie abandonner la partie, s'avouer vaincu. Au figuré, jeter l'éponge s'emploie couramment au sens d'abandonner la lutte.

Casque protecteur

Un casque étant par définition une coiffure protectrice en matière rigide, c'est un pléonasme de dire un «casque protecteur». Il suffit de dire un casque, que ce soit celui d'un motocycliste, d'un joueur de hockey ou d'un pompier. En natation, les athlètes portent un bonnet de bain et non pas un «casque de bain» . •

Alter Ego

T.R.A.D.U.C.T.I.O.N.S

Le travail à domicile vous isole?

Alter Ego Traductions vous invite à partager ses bureaux

Tous services inclus - au coeur d'Outremont.

Appelez-nous pour plus de détails!

1260, avenue Bernard ouest, Bur. 12
Outremont (Québec) H2V 1V9

téléphone: (514) 271-6216
télécopieur: (514) 271-4384

Sur le vif

Chronique dirigée par Nada Kerpan

L'Europe traduisante

L'automne dernier, la profession n'a certes pas eu pâle mine sur la scène internationale. En diverses régions d'Europe se sont déroulés rencontres et débats. Le président de la Fédération internationale des traducteurs, Jean-François Joly, qui s'est rendu à quelques-unes de ces manifestations, a bien voulu en informer Circuit.



Prague, 25-28 septembre - À 50 km de la ville et pour quelque 50 personnes venues des régions voisines mais aussi, entre autres, d'Irlande, d'Angleterre, d'Italie, des pays nordiques et d'Australie, la *Table ronde sur la traduction littéraire et le droit d'auteur*, organisée par la Commission pour la traduction littéraire de la FIT, a été un authentique cénacle.

Dans la plupart des pays, l'exercice de la traduction littéraire se définit par la relation avec l'éditeur. Aussi le droit d'auteur y acquiert-il toute son importance. Précisé dans les diverses conventions, ce droit est fort, et la Convention de Berne est la meilleure qui soit, estime-t-on. En fait, le traducteur est bel et bien reconnu auteur, et la traduction, considérée comme une œuvre.

Cependant, ce droit est mal appliqué faute de moyens de pression. L'éditeur protège avant tout ses propres intérêts, et seuls les traducteurs les plus connus ont le privilège d'une reconnaissance plus ou moins automatique de leurs droits; les autres doivent s'astreindre à la vigilance et se souvenir que rien ne vaut un bon contrat.



Paris, 30 septembre - C'est à l'Unesco même que la Société française des traducteurs (SFT) a, par un dynamique colloque, souligné la *Journée mondiale de la traduction*. Près de 250 personnes rassemblées ont réfléchi à la formation, à l'assurance qualité en traduction, aux nouveaux créateurs professionnels que sont la rédaction technique, l'adaptation, l'édition ou PAO, la TAO... Ont analysé, par exemple, la relation traducteur-client,

sujet de conséquence puisque le traducteur rencontre de moins en moins souvent son client, la faute en étant, semble-t-il, aux télécommunications et à un cruel manque de temps. Quel est, s'est-on aussi longuement demandé, le degré d'adaptation culturelle admissible pour une traduction? Établi en France, un traducteur anglophone est d'avis qu'il faut être fortement *customer-oriented*, soit oublier le texte de départ pour l'harmoniser intégralement à son public cible.

Pays de traducteurs, la France l'est indubitablement. Plus de 2 300 membres regroupés à la SFT, à l'Association des traducteurs littéraires de France, au sein de l'UNETICA (traducteurs et interprètes devant les tribunaux) ou encore à l'AIIC France. L'anglais et les traducteurs anglophones y sont très en demande.



Moscou, 1^{er} - 6 octobre - L'intérêt pour la poésie reste vif en Russie nouvelle en dépit des heures graves que connaît le pays. Mais les langues nationales ne sont plus d'office traduites comme c'était le cas avant la désintégration du système, et les littératures locales se trouvent ainsi circonscrites à leur territoire d'origine. Pour

les traducteurs littéraires, une douloureuse reconversion s'opère vers les romans policiers et les ouvrages ésotériques ou érotiques, pour de forts preneurs et un marché de l'édition recherchant la rentabilité à très court terme.

À la *Table ronde sur la théorie et l'enseignement de la traduction*, plusieurs de la CEI étaient absents, les transports n'étant plus subventionnés et étant hors de prix pour leur maigre bourse. Si les techniques de traduction littéraire continuent d'être fort enseignées, la traduction technique l'est aussi. L'interprétation l'est tout autant, l'initiation à la simultanée se faisant, dans un établissement privé ouvert récemment, grâce à des écouteurs... rachetés à l'armée et originellement conçus pour les équipages de chars de combat.

Dans cette nouvelle Russie, le français marque le pas devant l'invasion de l'anglais comme langue véhiculaire de l'ouverture économique sur l'étranger.

Circuit ne peut s'empêcher d'observer que la FIT vit pleinement à l'heure internationale, ayant marqué de sa présence ces journées d'études russes. En effet, le Bureau de la Fédération y était et y a, de plus, tenu réunion et étudié plus particulièrement la situation de la traduction au Japon. •

HÉLÈNE BRIEN

SERVICE DE TRANSCRIPTION

Enregistrements sur cassettes
(traductions, entrevues, allocutions)
Fonnat WordPerfect 5.0 ou 5.1

4126, rue Clark
Montréal (Québec) H2W 1W9

(514) 849.4931

Que deviennent-ils?

Les seNices linguistiques d'entreprises ont quelque 25 ans d'âge. Face à la nouvelle donne économique et internationale, ils ont une identité à repenser. Passés, ils ne peuvent l'être; entrepreneurs, ils doivent le devenir.

QUELLE est aujourd'hui et quelle sera, en cette fin de siècle, la structure idéale d'un service de traduction? s'est demandé, à son déjeuner-atelier d'octobre, l'Association des conseils en gestion linguistique (ACGL). Question incontournable qui interpelle, depuis quelque temps, les acteurs de l'univers langagier.

Une mutation structurelle a, en effet, gagné les services linguistiques - ces services bâtis dans les années 60 et 70 et qui ont si activement battu pavillon dans la décennie 1980, confortés dans leur organisation par, entre autres, l'abondance de la demande. En 1992, ils n'échappent ni au changement, ni aux interrogations, ni aux remises en question.

Des services linguistiques ont cessé d'exister ou se réduisent comme une peau de chagrin. La demande est traitée hors de leur enceinte, en totalité ou en partie. La loi actuelle du marché les transforme même en PME, les mettant en concurrence avec cabinets de traduction et pigistes. La TAO et ses agents promotionnels, notamment américains, poursuivent un démarchage intensif, voire acharné auprès des décideurs d'entreprise. Bref, assiste-t-on au bouillon de culture de l'an 2000?

Et, lorsque ces services continuent d'exister, la formation et l'encadrement y semblent menacés. L'autonomie intégrale du langagier s'annonce comme une néces-

sité implacable, quasiment dès son entrée... en profession. Le réviseur, lui, s'achemine - s'il ne l'est pas déjà devenu - vers un rôle de chef d'équipe. L'objectif de qualité totale, la satisfaction de la clientèle sont des paramètres à teneur nouvelle.

Autant d'objets de réflexion qui font partie de l'air du temps et dont plusieurs sont inscrits au calendrier 1992-1993 de l'ACGL. Actualité oblige. •

N.K.

Pour connaître le programme 1992-1993 de l'ACGL, s'adresser au 2549, boulevard Rosemont, bureau 101, Montréal (Québec) H.Y [K5. Téléphone: (514) 725-0288; télécopie: (514) 729-3380.

La traduction : un travail de bénédictin?

On imagine mal le traducteur d'aujourd'hui puiser sa motivation dans la dévotion. L'enrichissement des tâches serait sans doute plus approprié, comme le suggère l'expérience des SeNices linguistiques de la Confédération Vie.

par Dominique Dorion

AU TOURNANT des années 50 et 60, l'Américain Frederick Herzberg présente sa théorie bifactorielle[et son corollaire, l'enrichissement des tâches². Les résultats d'une enquête lui montrent que la satisfaction et la motivation au travail sont dérivées de facteurs distincts de ceux qui causent l'insatisfaction liée au travail.

D'une part, l'être humain cherche à éviter la douleur, la faim, etc. À ces déterminismes biologiques s'ajoutent les comportements acquis, comme le désir de se procurer de l'argent pour manger. Les facteurs qui répondront à ces besoins, dénommés « facteurs d'hygiène », sont associés à l'environnement professionnel et sont extrinsèques à la tâche même. Les

Dominique Dorion est traductrice-révisrice à la Confédération Vie.

politiques administratives, la supervision, les relations du travail, le salaire contribueront à réduire le degré d'insatisfaction.

D'autre part, l'être humain a un besoin irrésistible de se réaliser pleinement par une croissance personnelle continue. Les facteurs qui contribueront à cette croissance personnelle sont inhérents à la tâche et constituent véritablement des facteurs de motivation. Ce sont l'accomplissement, l'appréciation, le travail même, la responsabilité et l'avancement.

Trop souvent, le travail est perçu comme un mal nécessaire qui ne saurait constituer une expérience positive. Cette aliénation et ses

conséquences - manque de motivation, baisse de la qualité, absentéisme, maladies mentales, toxicomanies, etc. - sont le prix que doivent payer les entreprises dont les seules préoccupations majeures sont la rationalisation et l'efficacité. Pour pallier l'aliénation, il ne suffit pas d'offrir un bon salaire, de bons avantages sociaux et des locaux confortables.

Le traducteur: un éternel exécutant?

L'organisation traditionnelle des services de traduction repose essentiellement sur une gestion centralisée et hiérarchisée. Elle coince le traducteur à des tâches limitées, qui l'isolent, restreignent



Frederick Herzberg

son champ de responsabilité et ne rendent pas justice à ses compétences.

Le plus souvent, le fonctionnement des services de traduction est calqué sur le modèle tayloriste. Chaque matin, le directeur du service ou les chefs de section répartissent les demandes de traduction, au gré des disponibilités. Le traducteur traduit, le réviseur révise, la secrétaire apporte la touche finale à la présentation du document et la traduction est rendue au service client. Parfois, surtout en période de surcharge, on pratiquera l'interrévission.

La gestion, la coordination et les rapports avec les services clients demeurent habituellement l'apanage du directeur du service ou de ses adjoints, du moins lorsqu'une décision ayant quelque portée doit être prise.

Décentraliser la gestion

Les Services linguistiques de la Confédération Vie à Montréal ont opté graduellement pour une tout autre approche³. Les rapports entre les différents membres du service ne sont plus régis par la pyramide hiérarchique traditionnelle. Chaque membre constitue en quelque sorte un centre de coordination en relation directe avec tous ses collègues et avec ses propres clients. Ce service se distingue des services traditionnels principalement par trois aspects : la décentralisation de la gestion, la pratique de l'interrévission et le processus décisionnel.

D'abord, chaque traducteur a maintenant l'entière responsabilité de la gestion des dossiers des services clients correspondant à son champ de spécialisation. Les demandes de traduction qui arrivent dans le service sont directement acheminées au traducteur approprié, à qui il appartient alors de tout mettre en œuvre pour respecter les délais. Ainsi, il déterminera s'il fera lui-même la traduction ou s'il la confiera à un autre traducteur du service ou à un pigiste - dans ce dernier cas, il devra toutefois en discuter avec le directeur. En outre, c'est le traducteur qui décidera à qui sera confiée la révision. Si le directeur intervient, c'est le plus souvent comme conseil et à la demande des traducteurs eux-mêmes.

Les traducteurs, même les débutants, pratiquent systématiquement l'interrévission. Ils assument donc ici une responsabilité habituellement réservée aux réviseurs, ce qui constitue un facteur de motivation supplémentaire. Par ailleurs, le fait que la révision ne soit plus effectuée par un supérieur change considérablement la nature des rapports entre réviseurs et révisés.

La motivation par la participation

Enfin, les traducteurs sont invités à participer au processus décisionnel. Par exemple, ils ont eux-mêmes choisi les outils informatiques qui répondaient le mieux à leurs besoins. Un comité de cinq membres des Services linguistiques a étudié les différentes méthodes de travail du service ainsi que le matériel informatique et les logiciels offerts sur le marché. Ils ont suivi des cours et consulté des spécialistes pour ensuite faire leurs propres recommandations, qui ont reçu l'aval du vice-président responsable des Services informatiques. Cette démarche a permis de mettre au point un logiciel qui repère, dans les textes très répétitifs, les passages qui ont déjà été traduits et qui y substitue le français correspondant. Comme les textes répétitifs en question représentaient une part importante du volume de traduction du service, les traducteurs se trouvent ainsi libérés d'une tâche très routinière.

Herzberg fait une différence entre consultation et participation réelle. Le gestionnaire qui consulte ses subordonnés leur donne une part plus ou moins active dans le processus décisionnel. La consultation diminue l'insatisfaction mais ne permet pas au subordonné de véritablement s'accomplir.

La participation consiste à avoir effectivement des responsabilités décisionnelles qui relèvent habituellement d'un niveau hiérarchique supérieur.

De ce point de vue, l'expérience entourant le choix du matériel informatique relève davantage de la consultation que de la participation. Compte tenu du fonctionnement normal d'une entreprise, les recommandations des traducteurs devaient avoir l'aval d'une autre autorité. Toutefois, c'est grâce à ce processus de consultation que les Services linguistiques de la Confédération Vie disposent maintenant de systèmes et de bases de données qui répondent véritablement aux besoins des traducteurs et qui ont permis de les libérer de travaux routiniers, ce qui ultimement contribue à enrichir leurs tâches.

La consultation est ici poussée à un degré élevé, et plus d'un traducteur aimerait avoir ainsi son mot à dire sur le choix de ses outils de travail. Mais la véritable participation va beaucoup plus loin. C'est en déléguant aux traducteurs la gestion des dossiers de leurs clients que l'on crée des conditions susceptibles de favoriser leur croissance personnelle et de les motiver. Dans ce cas, la consultation ne se fait plus du haut vers le bas. Ce sont les tra-



TRANSLATEC CONSEIL LTÉE

FAX: (514) 393-1373
MODEM (514) 393-9626
TÉLÉPHONE (514) 393-9393

ducteurs qui, dans l'exercice de leurs responsabilités propres, consultent le directeur du service qui agit comme conseil.

L'enrichissement des tâches : une panacée?

Le gestionnaire peut-il appliquer l'enrichissement des tâches dans n'importe quelle situation, et surtout à n'importe quel employé, pour accroître la satisfaction, la motivation et, de là, le rendement de son personnel?

On a reproché à Herzberg d'avoir négligé l'importance des différences individuelles. Des recherches⁴ ont fait ressortir certains préalables à la réussite d'un programme d'enrichissement des tâches. D'abord, l'insatisfaction ressentie par l'employé quant au climat général de l'entreprise et aux conditions de travail peut atténuer les bénéfices d'un programme d'enrichissement des tâches. Par ailleurs, la valeur ou l'importance que l'employé accorde au travail, son besoin de croissance personnelle, qu'il pourrait chercher à combler au travail ou à l'extérieur du travail, et son style de vie influen-

ront également sur les chances de succès d'un tel programme. Par exemple, certains traducteurs pourraient percevoir la gestion de dossiers et les rapports avec les services clients comme un fardeau qui les éloigne de la tâche qui leur tient véritablement à cœur.

Si le gestionnaire décide qu'il est vraiment approprié d'enrichir la tâche de ses traducteurs, délégation et responsabilisation nous apparaissent être les concepts clés qui devront guider son action. Et l'enrichissement des tâches ne peut être une demi-mesure. En effet, si l'on délègue certaines responsabilités à ses employés, cela doit se vérifier dans le pouvoir de décision qu'il leur est réellement donné d'assumer.

L'enrichissement des tâches passe donc pour le gestionnaire par une remise en question de son rôle et une redéfinition des rapports qu'il entretient avec les traducteurs de son service. Dans bien des cas, la tentation peut être grande de continuer à intervenir dans ce qui constitue en propre le champ de responsabilité des traducteurs. Et pourtant, il lui faut aller

encore plus loin en déléguant des responsabilités qui lui étaient traditionnellement réservées. Déléguer signifie risquer que ses employés prennent des décisions autre que celles qu'il aurait lui-même privilégiées et résister à l'envie d'opposer son veto lorsque cela se produit. Déléguer, c'est aussi reconnaître à ses employés le droit à l'erreur. •

1. HERZBERG, F., *Work Itself the Nature of Motives*, The World Publishing Company, 1966.
2. HERZBERG, F., *The Managerial Choice, To Be Efficient Itself To Be Human*, Dow Jones-Irwin, 1976.
3. BERNIER, J.-P., CHAMPOUX-CADOUCHE, A. et D. DELLA MORA, « La motivation du traducteur d'entreprise en 1991 », *Circuit*, décembre 1991.
4. AL-SALEM, F. H., *The Effects of Individual Differences and Organizational Characteristics on the Job Enrichment-Employee Response Relationship*, Michigan University Microfilms International, 1979.

Une informatique périlleuse?

LE LANGAGE informatique n'échappe pas aux propos incisifs du chroniqueur Foglia. « Ordinateur, dit-il, obnubile la génération d'aujourd'hui et évacue le langage humain, sa structure - bref, la communication. Si lui, plusieurs autres et l'informatique n'en sont pas encore à de tranquilles atomes crochus, c'est qu'il doit bien y avoir quelque cause à une telle réaction.

En effet, les logiciels, on ne le sait que trop, souffrent d'une foule de contraintes imposées par l'informatique à la langue, quelle qu'elle soit. Les logiciels français pâtissent, pour leur part, de la gloire et de la splendeur de l'informatique anglaise tout autant que d'une absence d'information sur la façon de les produire, de les diffuser ainsi que sur leurs coûts.

Le Comité d'action pour le français dans l'informatique - CAFI, de son nom courant - a choisi de s'attaquer au problème. Il vient de publier deux études en la matière : *Comment gérer*



*l'informatique en français - Guide de conseils pratiques et Coûts comparatifs des logiciels disponibles en micro-informatique sur le marché québécois*². Deux documents éminemment utiles en ces temps où l'on souhaite le multilinguisme et non l'unilinguisme pour les logiciels - un multilinguisme de qualité, il va sans dire. •

1. *La Presse*, 7 novembre 1992.

2. On peut obtenir ces publications au Secrétariat du CAFI, 1110, rue Sherbrooke Ouest, bureau 2304, Montréal (Québec) H3A 1G8. Téléphone: (514) 844-2691; télécopie: (514) 982-0025.

La bureautique en surbrillance

LE 11 NOVEMBRE, à la Journée de l'Informatique du Québec, tenue à Québec, a été lancé le *Vocabulaire de la bureautique*, œuvre du Comité interentreprises de la bureautique sous la direction de Francine Bélanger et Jacques Duplain. Quelque 325 notions et plus de 600 termes anglais s'y trouvent, accompagnés de leurs équivalents français. L'ouvrage s'ajoute à la collection des Cahiers de l'Office de la langue française. Fait nouveau, il a été édité conjointement par les Publications du Québec et les Éditions Eyrolles, qui détiennent l'exclusivité de la vente pour l'Europe et les territoires français. D'autres vocabulaires, sur le traitement de textes et la sécurité informatique, sont annoncés pour le début de 1993. •

Une nouvelle association en rédaction

Une quinzaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs membres de la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec, ont fondé le 4 novembre dernier la *Société québécoise de la rédaction professionnelle*. Cette nouvelle association s'est donné pour mission de «regrouper les rédacteurs et rédactrices dans le but de promouvoir la qualité de la rédaction et de défendre et promouvoir les intérêts de ses membres et du public». Un conseil d'administration provisoire, composé d'Aline Charbonneau, de Christine Christophory et de Michèle Valiquette, a été formé.

L'équipe de rédaction de *Circuit* tient à souhaiter longue vie à ce nouveau regroupement professionnel, dans lequel elle espère conserver de bons amis, de fidèles lecteurs et, à l'occasion, de précieux collaborateurs. •

rix de traduction John Glassco 1993

L'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada décernera en mai 1993 le prix John Glassco, remis chaque année à l'auteur d'une première traduction littéraire vers le français ou l'anglais, publiée sous forme de livre par une maison d'édition canadienne au cours de l'année précédente. Les candidats doivent être de citoyenneté canadienne ou avoir le statut d'immigrant reçu.

Toutes les personnes intéressées sont invitées à présenter leurs œuvres admissibles. Prière de soumettre les titres proposés en trois exemplaires, accompagnés d'un exemplaire de l'œuvre originale, et de les faire parvenir au Comité du Prix Glassco, *ais* de Charlotte Melançon, 5782, chemin de la Côte Saint-Antoine, Montréal (Québec) H4S 1S2, avant la fin du mois de janvier.

Ce prix, créé à la mémoire de l'écrivain et traducteur canadien John Glassco, a été remis l'année dernière à Bruno Guévin pour sa traduction du roman de Mark Twain, *N° 44, le mystérieux étranger*, publié aux éditions du Roseau. •

Échappées sur le futur

- 30 avril-1^{er} mai 1993, Ottawa (Ontario, Canada) - Congrès conjoint de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario (ATIO) et de l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET). Thème: La formation langagière. Renseignements: ATIO, 1, rue Nicholas, bureau 1402, Ottawa (Ontario) K1N 7B7, Canada. Téléphone: (613) 233-6395; télécopie: (613) 233-7473.

- 1^{er}-3 juin 1993, Ottawa (Ontario, Canada) - Congrès de l'Association canadienne de traductologie dans le cadre des Sociétés savantes, à l'Université Carleton. Thème: Traduction des genres et des discours. Renseignements: Geneviève Mareschal, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, 56, rue Université, Ottawa (Ontario) K1N 6N5, Canada. Téléphone: (613) 564-2346; télécopie: (613) 564-2959.

- 8 juin 1993, Montréal (Québec, Canada) - Congrès de la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec, suivi de l'assemblée annuelle. Renseignements: CPTIAQ, II40, boui. de Maisonneuve Ouest, bureau ro60, Montréal (Québec) H3A 1M8, Canada. Téléphone: (514) 845-4411; télécopie: (514) 845-9903.

- 6-13 août 1993, Brighton (Grande-Bretagne) - 13^e Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Thème: La traduction au cœur de la communication ou Translation-the vital link. Renseignements: Institute of Translation and Interpreting, 377 City Road, London, England EC1V 1NA. Téléphone: 44 (71) 713 7600; télécopie: 44 (71) 713 7650.

- 8-14 août 1993, Amsterdam (Pays-Bas) - 10th World Congress of the International Association of Applied Linguistics (AILA). Theme: Language in a Multicultural Society. Information: AILA '93, University Conference Service, Vrije Universiteit, De Boelelaan n05, ro81 HV Amsterdam, Netherlands. Phone: *31-(0)20-5484656; fax: *31-(0)20-6462425; E-mail: bitnetAILA@LET.VU.NL.

- 30 septembre-2 octobre 1993, Montréal (Québec, Canada) - Troisièmes journées scientifiques du Réseau lexicologie, terminologie, traduction de l'Université des réseaux d'expression française (UREF). Thème: La traduction assistée par ordinateur; la traduction auto-

matique; recherches de pointe; évaluations; applications immédiates. Les personnes intéressées à présenter une communication doivent faire parvenir le titre ainsi qu'un bref résumé de leur communication au plus tard le 1^{er} février 1993 à André Clas, coordonnateur LTT, GRESLET, Département de linguistique et de traduction, Université de Montréal, c.P. 6128, Suce. A, Montréal (Québec) H3C 3J7, Canada. Téléphone: (514) 343-7°47; télécopie: (514) 343-2284; courrier électronique: clasand@ere.umontreal.ca.

- 5-6 octobre 1993, Philadelphie (Pennsylvanie, É.-U.) - Symposium on Standardizing and Harmonizing Terminology for Technical Translation, Information Retrieval, and Technical Communication: Theory and Practice sponsored by the ASTM (American Society for Testing and Materials) Committee on Terminology. To be held in conjunction with the October 7- 8, 1993 standards development meetings of the Committee on Terminology and the American Translators Association 1993 Conference. Information: Symposium Chairman Richard A. Strehlow, Termco, P.O. Box 52327, Knoxville, TN 3795°-2327. Telephone: (615) 69°-3624.

- 6-10 octobre 1993, Philadelphie (Pennsylvanie, É.-U.) - Annual Conference of the American Translators Association (ATA).

- Automne 1993, Alexandrie (Égypte) - XV^e Biennale de la langue française.

- Mai 1994, Banff (Alberta, Canada) - 3^e Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada. Thème: Le traducteur à l'heure de la mondialisation/The Translator in the Global Village. Renseignements: CTIC, 1, rue Nicholas, bureau 1402, Ottawa (Ontario) K1N 7B7, Canada. Téléphone: (613) 562-°379; télécopie: (613) 233-7473. Renseignements: Est du Canada - Julien Marquis, (416) 327-2715; Ouest et Nord du Canada - Katherine Aerts, (403) 294-2°45, Nicole Giguère, (403) 228-4941.

- 4-9 août 1996, Jyväskylä (Finlande) - 11th World Congress of the International Association of Applied Linguistics (AILA). Inquiries: Prof. Kari Sajavaara, Department of English, University of Jyväskylä, SF-40100, Jyväskylä, Finland. •

Emmanuelle Beaulne

Autour de la dive bouteille...

*Je bois vos paroles,
je m'enivre de bon vin!*

TALLEYRAND interrompit un jour le geste d'un hôte trop pressé de boire en lui montrant comment il fallait observer longuement son vin, puis le humer cérémonieusement. Après s'être exécuté, l'invité allait porter enfin la coupe à ses lèvres, lorsque celui qu'on appelait le diable boîteux l'arrêta une fois de plus : « Non, non, mon ami, maintenant, on pose son vin et... on en parle! »

« Tout le savoir du connaisseur consiste à mettre en accord la bouche qui goûte et la bouche qui parle. » Cette pensée sensualiste de Michel Serres, tout comme la magistrale leçon de dégustation de Talleyrand, mettent l'accent sur les subtiles affinités qui unissent le vin et le verbe et sur une complicité qui tient à la saveur de l'un et de l'autre. Les mots du vin se dégustent comme l'objet qu'ils expriment.

Le vin parle et fait parler de lui. Pourtant, il ne parle pas sa propre langue. Il est essentiellement métaphorique, à quelques mots près, cependant, que l'on prend souvent pour des métaphores alors qu'ils sont directement hérités de l'œnologie latine. Qui se souvient que austère vient de *austerus* : âpre, adjectif qui qualifiait un vin sec, que acerbe vient de *acerbus*, qui désignait un vin aigre, que sève vient de *sapa*, vin cuit, dont la forme verbale *sapere*, goûter, avoir de la saveur, a subi un glissement de sens pour signifier avoir de la pénétration, comprendre, puis, sous l'influence sémantique de *sapientia*, savoir! Étrange alchimie entre le vin et la connaissance, sublimée par les plus célèbres chantes du divin nectar.

Le vin s'exprime à travers trois organes. L'œil, qui examine la robe et la limpidité du vin et qui, par des comparaisons avec des fleurs, des fruits, des pierres précieuses, évalue son teint, terne ou brillant, sa carnation de jonquille ou de violette, de framboise ou de cerise, de topaze ou de rubis. Le nez, qui apprécie l'arôme dû au cépage, le parfum propre au cru, le bouquet typique des vins vieillissés; le vin a lui-même un nez qui peut être fruité, épicé,



de grêle, de bouchon, de métal ou de lie; goût foxé qui rappelle l'odeur fauve du blaireau ou du renard, ou sensations plus tactiles, goût astringent, moelleux, corsé, gouleyant, râpeux, plat, vineux, creux ou profond.

Le vin parle et fait parler de nous. Il fait « s'esbonder les secrets les plus intimes », disait Montaigne. Nous avons investi dans la dive bouteille toute une mythologie, reflet de nos croyances, de nos fantasmes, de nos qualités et de nos travers, de nos idéaux. Nous y avons cristallisé notre vision manichéenne de l'univers, et c'est en termes anthropomorphiques et dualistes que la langue bachique rend compte des dimensions physique, psychologique, sociale, esthétique et religieuse de notre société.

Le vin a une présence charnelle. Il est petit ou puissant, court ou long, jeune ou chenu, vert ou sénile, charnu ou décharné, rond ou malingre, gras ou maigre, court-vêtu ou habillé. Il peut être viril, mais de préférence féminin, surtout s'il a du corsage, de la jambe, ou de la cuisse, voire de la fesse! Que dire alors s'il est caressant, affriolant, ou câlin, et s'il a de l'amour. La langue friponne est irrésistible sur les qualités sensuelles et érotiques de la demoiselle (la bouteille, évoquée aussi sous le nom de dame ou de fillette).

Le vin a une personnalité et une moralité. Fi de celui qui est distant, fermé, agressif, débile, fatigué, louche, hargneux, trouble, flou, méfranc, traître, perfide, revêche, sévère ou frivole! Vive le vin lorsqu'il est aimable, charmant, sincère, net, fougueux, discret, franc et loyal.

Le vin a ses titres de noblesse ou... porte les stigmates de la rotture. Monseigneur le vin, de Colette, est princier, aristocrate, noble et racé. Il est distingué et a de la tenue. Le vin de basse extraction est bâtard, vulgaire, commun, rustre ou plébéien.

Le vin est objet de sublimation esthétique. Le bon et le beau se confondent dans l'élégance et le raffinement. Un beau

vin est harmonieux et bien charpenté, il a le grain serré, une texture de soie, de taffetas ou de velours, des nuances d'ambre ou de vieil or.

Le vin a une relation privilégiée avec la religion dans la civilisation chrétienne. «Boire du vin, c'est honorer Dieu», dit-on. Ne fait-on pas passer un peu de divinité en soi lorsque l'on savoure ce «bon vin qui vous descend dans le gosier comme le bon Dieu en culotte de velours»? Cependant, si «baptiser un vin» est un sacrilège contre le bon goût, l'excès de ce qu'on appelait «l'eau bénite des caves» a le pouvoir de transporter ceux qui «boivent comme des templiers» dans «les vignes du Seigneur» et de les rendre «gris comme des cordeliers»! Dans ce domaine, «étouffer un enfant de chœur» n'est qu'une façon un peu brutale de dire

boire un verre de vin rouge (allusion à la couleur de la robe des enfants de chœur), mais il faut soigneusement éviter le «chemin de croix» qui passe miraculeusement par tous les bistrots!

Et si, malgré ces conseils de prudence, on a pris une brosse et qu'on est complètement bibard, beurré, blindé, bituré, soûl comme une grive, gris, noir, givré ou

incendié, gelé ou brûlé-soûl, rond comme une queue de pelle, plein comme un œuf, schluss, paf, raide comme la justice, sourchoual gris (en créole), les expressions pululent! on évitera bien des déboires (arrière-goût de boisson, au xv^e siècle) en se souvenant que la modération a bien meilleur goût. Bonne année! •

Nylda Aktouf



Bibliographie

CHATELAIN-COURTOIS, Martine, *Les Mots du vin et de l'ivresse*, Patis, Bélin, 1984.

CLÉMENT, Marie-Christine et Didier CLÉMENT, *Colette gourmande*, Paris, Albin Michel, 1990.

DEBUIGNE, Gérard, *Les Vins*, Paris, Larousse, 1991.

DUNETON, Claude, *Le Bouquet des expressions imagées*, Paris, Seuil, 1990.

LAROUSSE, *Nouveau Dictionnaire étymologique et historique*, Paris, Librairie Larousse, 1971.

MASTROJANI, Michel, *Le Livre du vin*, Paris, Solar, 1987.

MONTAIGNE, *Essais*, Paris, Gallimard, 1962.

SERRES, Michel, *Les Cinq Sens*, Paris, Grasset, 1985.

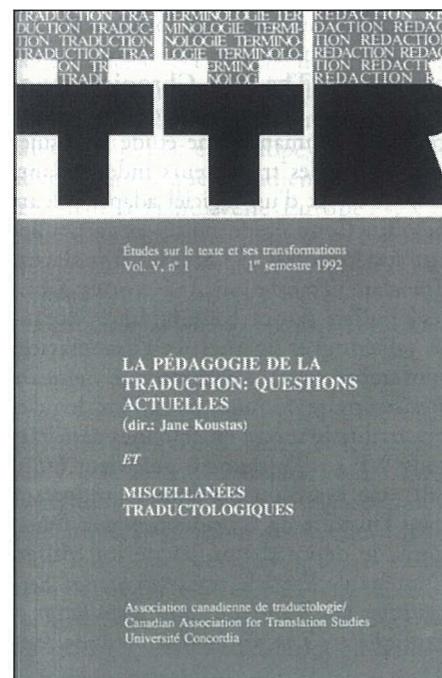
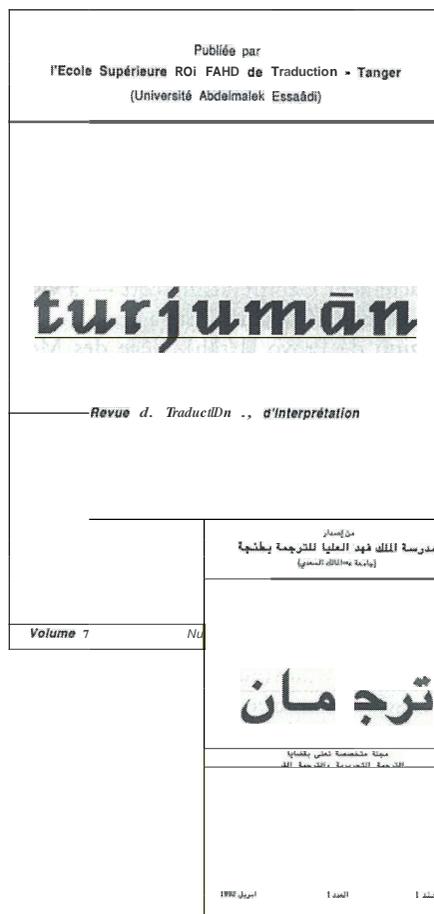
Des revues

Chronique dirigée par Stéphane Lysel avec la collaboration de Zélie Guével

Saluons la parution du premier numéro de **Turjuman**, revue de traduction et d'interprétation publiée par l'École supérieure roi Fahd de traduction, de Tanger. Cette revue quadrilingue (arabe, anglais, espagnol, français) se veut «un carrefour international, ouvert à tous ceux qui se préoccupent de la traduction». Dans l'article «La traduction au-delà du texte», Robert Larose souligne la nécessité d'offrir un cours de théorie de la traduction dans un programme de formation et propose aux professeurs des pistes pour la conception et l'organisation d'un tel cours. Sous le titre «Linguistique et traduction», Karla Déjean-Le Féal montre le lien entre la linguistique et la traduction et affirme que la «traductologie relève des sciences et techniques de la communication transculturelle» et non de la linguistique. Enfin, dans l'article «Pour que les écoles de traduction universitaires soient vraiment utiles», Daniel Gile indique les compétences que tout traducteur doit acquérir, souligne la diversité de la réalité professionnelle et des besoins en formation, et propose des stratégies de formation au niveau universitaire. Autres sujets traités: «Transcodage et traduction» (Christine Durieux), «*Ideology, Point of View and the Translator*» (Malcolm Williams), «*Models of Translation: an Eclectic Approach*» et «Les problèmes de la traduction professionnelle dans le monde arabe».

D

TTR (5,1) a pour thème «La pédagogie de la traduction: questions actuelles». Sous



le titre «Les manuels de traduction: essai de classification», Jean Delisle recense une trentaine d'ouvrages, qui sont examinés du point de vue de leurs objectifs généraux, de leur orientation pédagogique et

de leurs assises théoriques. Dans «*Translation Pedagogy, Strategies for Improving Dictionary Use*», Roda Roberts fait valoir la nécessité d'apprendre aux étudiants à utiliser les dictionnaires et de les familiariser avec les divers types d'ouvrages lexicographiques et leurs modes d'organisation. Un autre article soulève le problème de l'empirisme de l'enseignement de la traduction (Jeanne Dancette). Parmi les autres textes, signalons: «Aux confins de l'intraduisible», «Les statistiques au service de la pédagogie de la traduction»,

«Pédagogie de la traduction», «*Process-Oriented Research into Translation and Implications for Teaching Translation*» et, hors dossier, «Étude de terminologie juridique comparée: les notions de gouvernement et d'administration en français et en anglais».

O

Parmi les nombreux articles de *Meta* (37,3), relevons: «*The Future of Translator Training*», «*Translation Tools*» (article traitant des systèmes de traduction), «La contribution de la terminologie à la conception théorique des langages documentaires et à l'indexation de documents» et «*Banking on Terminology Conference Interpreters in the Electronic Age*» (analyse approfondie des besoins documentaires des interprètes de conférence, à partir d'un sondage auprès des 260 membres de l'Alie). La section Études terminologiques nous propose: «Lexique anglais-français des sous-systèmes des satellites de télécommunications» et «*A Short Condominium Lexicon*».

O

Vous vous intéressez aux logiciels de traduction automatique pour ordinateurs personnels? The ATA Chronicle (21,9) indique que l'*American Translators Association* a commandé une étude à ce sujet afin d'aider les traducteurs indépendants dans le choix d'un logiciel adapté à leurs besoins. Cette étude porte en particulier sur les logiciels GTS, PC Translatar, Translate, Translation Assistant et XTL; les résultats seront communiqués durant le 33^e congrès annuel de l'association (novembre 1992). La chronique *Software Reviews* traite de Automated Plus, logiciel qui facilite le travail en colonnes parallèles sous WP 5.1. Le numéro précédent (21,8) fait mention d'un événement important dans l'histoire de la traduction aux États-Unis, le dépôt du projet de loi Miller. L'auteur de l'article, «*Congressional Recognition for Translators and Translation*», explique: «*The distinction between lan-*

guage learning and interpretation and translation has now-for the first time- been acknowledged by members of Congress through the Miller Bill, officially called the Foreign Language Economic Enhancement Act. In my opinion, the Miller Bill is of greater significance than the Federal Court Interpreters Act of 1978 in the public history of interpretation and translation since it clearly establishes the separate identities of two disciplines and their significance to the nation. In the long run, this effort by Congress will not fail to improve the economic conditions of the American translator.» À la section des nouvelles, notons «*Contact with Chinese Translators Established*». Il s'agit de la *Science & Technology Translators' Association* (qui publient, respectivement, *Chinese Translation Journal* et *Chinese Science & Technology Translation Journal*). Par ailleurs, l'ATA annonce la mise à jour de sa publication *Translator and Interpreter Training in the USA: A Survey*. Les deux numéros comptent plusieurs recensions, dont celles de deux récents ouvrages du Secrétariat d'État (*Lexique informatique, Vocabulaire des additifs alimentaires*), du *Multilingual PC Directory* (publié par Knowledge Computing) et du *Bilingual Dictionary of Justice Terms (English/Spanish)* (Gould Publications).

O

Language international (4,4) - ou plus exactement Geoffrey Kingscott - a visité la *Silicon Valley* des langagiers, soit la région de Provo (Utah), siège des Mormons, et rend compte de son passage au Service de traduction de l'Église des Mormons, à la *Brigham Young University* (où œuvre un groupe de recherche en traduction), ainsi qu'aux sociétés Alpnet, Weidneir et WordPerfect. La rubrique *Translation* fait état de l'enseignement de la traduction à la *University of Iowa* (qui, mentionnons-le en passant, a publié les deux premiers numéros de sa revue

Exchange: A Journal of Translation) et comporte un plaidoyer en faveur de la théorie de la traduction (par Candace Séguinot). Le numéro précédent (4,3) contenait une présentation de la version électronique de l'*Oxford English Dictionary*.

O

«*What is a Conference Interpreter, Anyway?*» Pour en savoir plus, on pourra consulter *The Jerome Quarterly* (7,2), publié par la *Division of Interpretation and Translation (Georgetown University)*. À lire aussi: «*Molière Goes Modern*», commentaire sur la traduction de *L'École des femmes (The School for Wives)*.

O

«Quelle sémantique pour la traduction automatique?» Tel était le thème d'une journée d'étude organisée par l'Association pour le traitement automatique du langage (CNRS, France). Les principales interventions reprises dans T.A. Informations (31,1) concernent des applications particulières (représentation des informations lexicales dans les dictionnaires électroniques du groupe GETA de Grenoble; détermination sémantique en analyse structurale d'après l'expérience d'un centre de recherche de l'Université de Nancy; représentation syntactico-sémantique dans le projet Eurotra de la CEE). D'autres abordent la question de façon plus générale, soit «La sémantique dans les systèmes de traduction automatique relevant de l'approche deuxième génération et de l'approche "intelligence artificielle"» et «Le temps de la linguistique», dans lequel l'auteur exprime la nécessité d'établir des sémantiques décrivant des faits linguistiques plutôt que des faits de l'univers et plaide pour une linguistique adaptée à l'objet-traduction, c'est-à-dire une linguistique contrastive. Notons encore «Du transfert à la traduction: quelles sémantiques?», qui distingue trois ordres de sémantique en interaction dans la traduction: le linguistique, le cognitif,



dactylographe rapide MR inc.

7305, AVENUE FIELDING
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7
TÉLÉPHONE : 482-6751

o AES 7300 1 7200

Transcription o

o MICOM 3004 1 2001

Impression au laser o

o WordPerfect (modem)

Télécopieur: 482-7572 o

Hugues Langlais, B.Tr.; LL. B

AVOCAT - LAWYER - ABOGADO

Glltkin, Ste-Marie & Langlais

Tél. : (514) 466-9249
255, bou!. Roland-Therrien, bur. 201 Tél. : (514) 928-2425
Longueuil (Québec) J4H 4A6 Télécopieur: (514) 928-2409

le textuel. Dans cet article, l'auteur insiste sur la globalité (stratégie fondée sur la totalité du texte à traiter, et non sur des phrases); il s'agit, en se basant par exemple sur l'interdiscours de spécialité, de faire capter par l'automate le maximum de régularités et de faire en sorte que celui-ci identifie les obstacles. «Faire de la T.A., conclut-il, c'est certes tracer la démarcation entre le stable et l'instable, mais ce n'est pas pour autant capituler devant l'instable (...) À défaut d'abolir l'obstacle, le programme automatique doit au moins pouvoir l'identifier comme tel, c.-à-d. indiquer au lecteur les lieux dangereux, les chausse-trapes, les incertitudes, les approximations.»

D

La revue **Traduire** (153) nous offre un numéro spécial qui se fait l'écho de trois événements: la Journée mondiale de la traduction (30 septembre 1992), les quarante ans de la revue et le colloque sur l'Assurance qualité (organisé par la Société française des traducteurs et tenu à Paris en juin 1992), dont elle reproduit les actes. Parmi les titres des communications et des comptes rendus d'ateliers, notons : «Les normes d'assurance qualité», «La réponse du traducteur», «Rôle de la révision» et «Dialogue traducteur-client».

D

Le **lien** (6,3), bulletin de l'Association québécoise des interprètes francophones en langage visuel, donne des précisions sur un projet d'implantation d'un service d'interprétation visuelle et tactile dans la région de Montréal.

D

Dans sa revue **In Other Words** (2,1), l'*Australian Institute of Interpreters and Translators* nous propose, entre autres, «*The Challenge of Interpreting and Translating in Australia*» (avec description détaillée des fonctions de traducteur et d'interprète), «*Establishing and Developing a Japanese Interpreters' Group: Three Years' Development*» et «*Interpreting & Translating and Language Policy*», qui insiste sur la nécessité d'une réglementation de la profession en Australie.

D

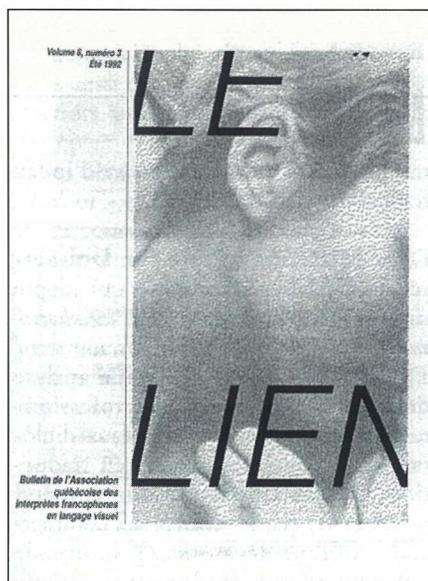
Dans les **Nouvelles de la FIT** (10,4), il est question, entre autres sujets, du problème de stress associé à l'interprétation simultanée («*The Effort of Simultaneous Interpretation: It's Been a Hard Day...*») et de la traduction de contes populaires («Problèmes de traduction des contes populaires judéo-espagnols en hébreu»). Ce numéro nous propose en outre «*Diálogo entre la profesión y la enseñanza*», qui présente des considérations sur la forma-

tion des traducteurs. Autres sujets: les lauréats des prix de traduction offerts par la *Japan Society of Translation* et l'évolution du service de traduction du ministère de l'Éducation du Surinam.

D

Au sommaire de **Target** (4,1) : «*The Concept of Function of Translation and Its Application to Literary Texts*», «*On Constructing a Transfer Dictionary for Man and Machine*», «Sur le rôle des métaphores en traductologie contemporaine» et «*Film (Adaptation) as Translation: Some Methodological Proposals*». À la rubrique Forum, Brian Harris répond à Hans P. Krings au sujet de la traduction naturelle, et ce dernier prend à nouveau la plume. Enfin, dans la partie des recensions, notons l'article «*Translation Theory Revisited*».

D



L'International Journal of Translation

(2) aborde les problèmes liés à la traduction des romans, en particulier celui de la transposition des réalités culturelles. Parmi les titres, relevons : «*Dynamics of Textuality and Configuration of Space*», «*Culturally Bound Material and its Treatment in Literary Translation*» et «Culture nigériane, écriture française: *Things Fall Apart* de l'anglais en français» (au sujet du roman de Chinua Achebe, reconnu comme une oeuvre importante de la littérature africaine d'aujourd'hui).

D

Parmi les très nombreux articles de **Translation Review** (1992), publié par la *University of Texas at Dallas*, relevons: «*Translation and the Academic World*», «*Lost in Translation (II): A Supplemental Guide to Locating Literary Translations*»,

«*The Translation of Poetry*» ainsi que douze articles regroupés sous le titre «*Literary Translations: A German American Dialogue*» (dont «*The Image of American Fiction in German Translation After 1945*») et huit autres, sous le titre «*Translation Criticism*» (dont «*Translating Latin America: Culture as Text*»).

D

Language Problems & Language Planning (16,2) nous propose les articles suivants : «*Language Planning Models for a Post-Apartheid South Africa*», «Les "langues immigrées" face à l'école française» (statut des étrangers et de leurs langues en France, politiques gouvernementales concernant les élèves étrangers, rôle des associations dans le maintien des langues d'origine) et «*The French Revolution and the French Language: a Paradox?*».

D

Terminologie et traduction (1991,2) présente les Actes des entretiens européens de Cluny. Parmi les nombreux textes, mentionnons, à titre d'exemples: «La Communauté française de Belgique dans la francophonie»; «La collecte des régionalismes lexicaux du français de Belgique»; «Aperçus sur le marché de la traduction technique»; «Les droits linguistiques dans l'affichage public en Europe» et «L'expérience linguistique canadienne peut-elle être utile à la nouvelle Europe?». Ce numéro comprend en outre deux lexiques médicaux («*A Terminology of AIDS*», lexique français-anglais-espagnol, et «*Cochlear Implants*», lexique français-anglais).

D

Dans **Terminogramme** (64), sous le titre «Identité québécoise, norme et lexicographie», le lexicographe Claude Poirier livre ses réflexions sur le lexique québécois, les anglicismes, la question des marques géographiques dans les dictionnaires et la standardisation (rôles respectifs des terminologues, des organismes linguistiques et des lexicographes). «La description lexicographique, conclut-il, qui est essentielle dans l'activité de standardisation, en est encore à ses débuts au Québec. Il importe que ce travail d'inventaire, de définition et d'étiquetage des usages puisse progresser librement avec l'appui des organismes linguistiques qui ont reçu mandat d'animer la recherche sur la langue. On doit bien voir aujourd'hui que la standardisation du français québécois est la responsabilité des locuteurs eux-mêmes, informés par divers spécialistes travaillant en concertation.» Autres articles: «Intégration des outils d'aide à la terminographie» (description de banques de terminologie et d'autres



outils terminographiques mis en place dans cinq organismes européens) et «La féminisation en Romandie» (après avoir rappelé, exemples à l'appui, que le masculin ne saurait être universel, l'auteur rend compte des travaux qui ont abouti à la publication du *Dictionnaire féminin-masculin des professions, des titres et des fonctions*, du rapport *Formulation non sexiste des actes législatifs et administratifs* et du guide de rédaction *Le langage n'est pas neutre*).

O

Terminometro (7-8) nous propose un dossier Mexique (terminologie et information). À noter aussi : «La terminologie en entreprise, un exemple: Air France», où l'on indique que cette société pourrait

se doter d'une banque de terminologie d'ici trois ans.

O

Société liée, associée, rattachée, affiliée ou apparentée? Pour s'y retrouver dans ces notions juridiques et comptables, on lira **Terminologie comptable** (2,1), bulletin du Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec, qui fait aussi le point sur une catégorie d'instruments financiers: les contrats à terme.

O

Pour en savoir plus sur la terminologie de l'évaluation scolaire, on pourra se reporter à un article de la revue belge de didactique **Enjeux** (22, mars 1991), qui définit une dizaine de termes français et fournit

Deutsch

Lebende Sprachen (37,1) présente une analyse de l'expression «*Erschwerend kommt hinzu, daß...*» du point de vue sémantique et de sa fonction dans le discours, et propose plusieurs équivalents anglais et français à cette tournure, illustrés de nombreux exemples tirés notamment de la presse. À noter dans le même numéro un glossaire allemand-anglais de l'assurance transport, un glossaire français-allemand du soudage suivi d'un index allemand, ainsi qu'un glossaire espagnol-allemand du délit informatique. La rubrique «*Was noch nicht im Wörterbuch steht*» livre une moisson de mots et expressions espagnols accompagnés de leurs équivalents allemands. Rappelons que cette rubrique vise à recenser soit de nouveaux mots et de nouvelles tournures absents des dictionnaires bilingues les plus courants, soit les nouvelles significations des termes existants, ou encore à proposer pour ces termes de meilleurs équivalents allemands que ceux qui figurent dans les dictionnaires consultés. Enfin, la rubrique «*Mehrsprachige Beiträge*» contient un glossaire allemand-anglais-français-espagnol des Règlements de la Cour de Justice et du Tribunal de première instance des Communautés européennes, comportant pas

moins de 275 termes, et suivi d'index français, anglais et espagnol.

O

Dans **Mitteilungsblatt für Dolmetscher und Übersetzer** (38,3), qui adopte une nouvelle présentation, «*Arbeitsmarkt für Diplom-Dolmetscher und Diplom-Übersetzer*» dresse une analyse détaillée des perspectives professionnelles qui s'offrent aux nouveaux diplômés et diplômées allemands en traduction et en interprétation. On apprend notamment que les entreprises commerciales offrent de moins en moins de débouchés aux traducteurs, même qualifiés, et que ces derniers, selon un professionnel bien en vue du domaine, y jouent même les «seconds violons». Si

l'on en croit plusieurs exemples, les cabinets indépendants semblent, par comparaison, réserver des perspectives d'emploi nettement meilleures. L'article souligne également que les possibilités d'emploi à l'étranger restent limitées, même au sein des organismes de la CEE, dont les critères de sélection sont particulièrement sévères, et encore plus dans les organismes internationaux, où les postes de traducteur et d'interprète sont réservés à une élite.

O

Dans **Ü wie Übersetzen** (II, 8), l'article «*Nachdichter, Agent, Lektor*» précise le rôle qu'exerce le traducteur auprès des maisons d'édition qui désirent ajouter des titres étrangers à leur catalogue. L'auteur expose la façon dont le traducteur peut contribuer à promouvoir la diffusion des œuvres d'auteurs étrangers peu connus, par exemple en soumettant lui-même ses traductions aux maisons d'édition (à condition que le genre du livre traduit corresponde à «genre de la maison»), en obtenant des subventions de la part du pays d'origine de l'auteur afin de financer les coûts afférents à la traduction, ou en adaptant l'œuvre originale avec la prudence nécessaire. On cite également le cas où la propre réputation du traducteur est de nature à garantir que l'œuvre traduite est digne d'intérêt.

Stéphane Loysel



liste d'une trentaine d'ouvrages sur le sujet.

O

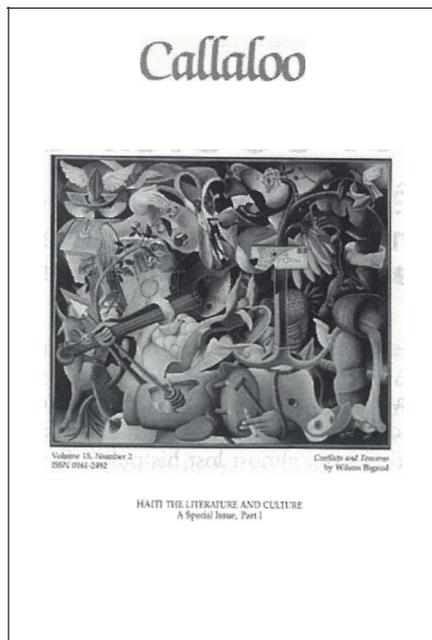
Pour les terminologues amateurs d'ornithologie, nous avons relevé dans *Verbum* (1992,3), publié par l'Université de Nancy II : «De la terminologie scientifique au vocabulaire courant: les systèmes de dénomination des oiseaux».

O

Le Français d'aujourd'hui (96), revue de l'Association française des enseignants de français, a pour thème : «Le français dans le technique». À noter, en particulier, l'article de Daniel Jacobi, «Remarques sur les formes des discours scientifiques et techniques dans les manuels d'enseignement professionnel», qui propose des réflexions sur l'énonciation, le travail métalinguistique et la présentation des concepts dans trois manuels en sciences de la santé.

O

Discours social - Analyse du discours et sociocritique des textes (4,1-2) reproduit les communications du colloque d'ouverture du Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST), qui s'est ouvert à Montréal en 1990. Le premier texte indique les orientations de ce centre, qui regroupe des chercheurs de l'Université McGill, de l'Université de Montréal et de l'Université du Québec à Montréal, et définit l'analyse du discours en tant que «critique sociologique et historique des faits de langage oral et écrit et de leurs fonctions sociales». On y trouvera plu-



sieurs articles théoriques fondamentaux, mais aussi des applications de l'analyse du discours à des situations particulières, par exemple: «*Discourse Analysis as Sociocriticism: Columbus and the Invention of the "Indian"*» et «Le "Québec moderne"» (ou de la réinvention d'une représentation collective).

O

Langages (105) a pour thème l'ethnolinguistique de l'écrit (description, dans des corpus bilingues ou plurilingues, de pratiques communicatives écrites observées dans des contextes institutionnels ou culturels). Quelques titres: «Pratique de la communication en médecine : contextes anglais et français» «Textes médicaux français et allemands. Contribution à une comparaison interlinguale et intercultu-

relie" et «Des choix méthodologiques pour une linguistique de discours comparative». [Note à nos lecteurs assidus: le numéro 106 a déjà été recensé.]

O

Pour en savoir plus sur les théories et les pratiques orthographiques au cours des siècles, on se reportera au *Français moderne* (9,2). Ce numéro thématique, intitulé «Écriture et orthographe», contient notamment une analyse des principaux écrits sur la réforme de l'orthographe publiés entre 1989 et 1991. Notons aussi l'article «Données quantitatives et réforme». «Puisse ce numéro, comme l'indique son préfacier, constituer la preuve qu'en cette matière, comme dans les autres, le savoir dédramatise et encourage à la tolérance"!

O

Deux numéros spéciaux (15, 2 et 3) de la revue *Callaloo* (*Johns Hopkins University*) nous invitent à entrer dans l'univers haïtien. Parmi les auteurs présentés (entrevues traduites et textes originaux accompagnés de leur traduction en anglais), quelques noms qui pourraient être déjà connus de nos lecteurs: Joël Desrosiers (poésie), Robert Berrouët-Oriol (poésie), Emile Ollivier (fiction), Frankétienne (théâtre). Signalons, pour l'anecdote, que le titre de cette revue évoque un mets bien connu des Antillais et suggère la variété. Bonne lecture! •

Zélie Guével et Egan Valentine
Université du Québec à Trois-Rivières



Veuillez m'abonner à *Circuit*, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros: 20 \$ + 1,40 \$ (TPS) + 1,71 \$ (TVQ) = 23,11 \$, extérieur du Canada: 30 \$).
Chèque ou mandat à l'ordre de
« *Circuit*CPTIAQ " »

nom _____

adresse _____

code postal _____

signature _____

date _____

Circuit
Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec
1140, boul. de Maisonneuve ouest, bureau 1060, Montréal (Québec) H3A 1M8

The Language of Social Consciousness

From Christopher Columbus to Teen Talk Barbie: on OveNiew of the Politicolly Correct

by Carole Lacourte

IN 1492, it was politically correct* to be a white, male, European explorer of new lands and a bearer of Christianity and civilization to savages. Ask Christopher Columbus.

In 1992, the explorer is vilified as an exploiter, and the 500th anniversary of Columbus' discovery is seen as marking 500 years of genocide and racism. Columbus Day has become "Indigenous People's Day." Since 1492, the concept of political correctness has travelled far.

Ferdinand and Isabella, Columbus' patrons, dealt severely with those who were not, by the standards of the day, politically correct. Terminology had not yet come to the rescue of victims. In 15th-century Spain, those who were religiously different were not labelled "believers in an alternative theology." They were condemned as heretics and burned at the stake.

In 1692, in the New World, a haven of tolerance, the judge at the Witch Trials in Salem, Massachusetts, had no sympathy for those perceived as not following mainstream thinking. Nineteen of the thirty people convicted of witchcraft, mostly women, were sentenced to death by hanging. By 1992, the committee planning the celebrations marking the 300th anniversary of the Witch Trials was severely criticized for not having included a witch among its members.

In the staid atmosphere of Hartford, Connecticut, in 1884, political correctness

meant voting Republican. A Reverend Twicheil, as noted by humorist and author Mark Twain, almost lost his pulpit for his daring defiance of politically correct behaviour: he voted openly for Grover Cleveland, the Democratic candidate.

The victim as a hero

By the 1980s, however, the tables had turned. The victim became a hero, and the hero a victim. Superman-mighty, male, and macho, able to leap over tall buildings in a single bound-is

labelled as phallogocentric and relegated to the dusty attic of fallen heroes. The captain of the Peguod in Melville's *Moby Dick* is condemned for his negative attitude towards

whales. A professor at Pennsylvania State University accuses Goya of sexual harassment, and the offending painting, *Naked Maja*, is taken off the classroom wall.

In place of the traditional dominant, heterosexual, male hero, the movement of political correctness has created a galaxy of victim-heroes encompassing all those who feel left out of the cultural mainstream. To women, blacks and homosexuals have been added the short, the scarred, the near-sighted and the bald.

But what part has contemporary English usage played in the attempt to make the sum of the various components of our cultural landscape more politically correct than the whole? By using language to distinguish and sanctify the new heroes, the proponents of political correctness have accomplished the opposite of what they theoretically set out to do—an instinctive North American tolerance for differences

has become a strident intolerance for those who do not follow the hyper-tolerance mias.

A liberal way of speaking

We have banished from speaker platforms and lecture halls those who persist in calling a spade a spade. A wife is now a "partner," women are "people of gender," the bald are "follicularly challenged," and the short are "vertically disadvantaged."

In our politically correct society, euphemisms have replaced political action.

Political parties, weary from the great social transformations of the 60s, have abandoned social issues, leaving to academics the job of formulating the vocabulary of social consciousness. Language has been used to neutralize the inequalities remaining in our society, and liberalism has become a way of speaking rather than being.

However, there are signs that a backlash against the political-correctness movement is fermenting. The new Teen

Talk Barbie, the first talking Barbie in the twenty years that Barbie dolls have been a barometer of social trends in America, flady states: "Math class is hard." What a shocking admission and what a setback for the feminist proselytizers of the politically correct. Is this just an unfortunate slip of the tongue or is

Barbie's lapse into a pre-movement role model a serious comment on the inability of the movement to make a dent in the solid wall of male oppression? Ask Barbie. •



Bettman Archives



Carole Lacourte is Manager of Business Information Services at CP Rail System in Montréal. She has also worked as a free-lance translator, copy editor, and occasionally as a journalist.

* Voici quelques équivalents français de l'expression *politically correct* tirés de la Banque de terminologie du Québec: **idéologiquement orthodoxe; idéologiquement conforme; politiquement correct; politiquement orthodoxe politiquement conforme.**

urvol de l'univers IBM

Auteur du Manuel d'apprentissage du DOS 5, publié aux Éditions Vermeffe, Stanley Aleong fait le point sur les systèmes d'exploitation et les interfaces utilisateur qui se répartissent la faveur des IBMistes.

propos recueillis par Pien'e Cloutier

Circuit. *L'univers IBM se répartit en trois segments : les modèles pour utilisateur individuel tournant sous DOS, ceux optant pour l'environnement Windows tournant lui aussi sous DOS, et le bataillon d'élite des qualités lourdes dotées d'OS/2, dernier-né. Un quatrième s'y ajoutera bientôt, Windows NT (New Technology). En quoi se différencient ces formules, et pourquoi cette diversité?*

Stanley Aleong. Elle est un résultat de l'histoire. Un des paramètres est la quantité de mémoire pouvant être gérée par chaque environnement. Le DOS la fixe à 640 K de mémoire utilisateur, 1 mégaoctet au total, ce qui se révèle insuffisant aujourd'hui que les programmes deviennent de plus en plus pondéreux et gourmands en mémoire. Principal avantage de Windows, il gère une quantité infinie de mémoire, à concurrence des limites physiques de la machine. Autres atouts : son interface utilisateur graphique et le multitâche, que DOS ne comporte pas. DOS n'offre qu'une chose à la fois. Dans chaque fenêtre de Windows peuvent tourner simultanément diverses applications. Il ne s'agit pas de commutation de tâches, soit le fait d'ouvrir plus d'une application pour passer de l'une à l'autre, qui existe depuis longtemps et se gère très bien sous DOS 5. Le multitâche consiste à faire fonctionner simultanément plusieurs applications. Le microprocesseur se consacre à tour de rôle à chacune, sans que l'exécution ne s'interrompe. Sous Windows, le multitâche accuse encore une certaine lenteur, en comparaison de programmes sous DOS tournant sur le même matériel. Ce n'est pas toujours le processeur, mais souvent la carte graphique qui est le goulot d'étranglement numéro un. Dans bien des cas, la changer donne à la machine un second souffle. Les cartes dites accélératrices conçues pour

Windows sont beaucoup plus efficaces. À noter que Windows exige un matériel milieu et haut de gamme relativement cher, non seulement au chapitre de l'affichage vidéo mais aussi de la mémoire - 6 mégaoctets et de préférence 8, et un disque rigide de grande capacité: sur ce dernier, il faudra réserver à Windows quelque 20 mégaoctets.

C. *Tout cela a son prix et, pour ce qui est du rapport coût-performance, DOS semble loin d'être dépassé dans les applications qui intéressent la traduction.*

S.A. Il est sûr que, en ce qui a trait au rapport coût-productivité, surtout pour le traitement de textes pur, DOS reste supérieur. Il demeure le dénominateur commun dans l'entreprise et, sauf excep-

norme Windows, la note serait de 2 500\$. Si, rebuté par les commandes du DOS et la menace toujours présente de la «syntax error» quand vient le moment de sprinter en prévision de l'heure de tombée, le traducteur veut exécuter ces fonctions avec plus d'aisance grâce à une interface utilisateur à menus, il peut faire appel à diverses interfaces utilisateur comme Quick DOS, X-Tree Gold ou Norton Utilities, qui sont excellentes.

Si je regarde les nouvelles et futures versions des logiciels pour DOS - je pense à WordPerfect 6 qui va nous arriver au début de l'année prochaine, à Lotus 2.4 et à tous les logiciels DOS qui vont sortir dans les six prochains mois, la grande tendance est de les doter d'une interface gra-



Stanley Aleong remet à Michèle Cossette un exemplaire du Manuel d'apprentissage du DOS 5, l'un des prix offerts lors du tirage qui a marqué la présentation sur le DOS tenue le printemps dernier par le comité de la formation permanente et du perfectionnement de la Corporation.

tion, les traducteurs ont peu recours à l'éditique, application pour laquelle Windows est conçue. Ils produisent du texte qui doit être transportable d'un logiciel à l'autre, parfois d'un système à l'autre, et comporte donc le moins possible d'enrichissements dont la reproduction exige de faire appel à une combinaison matériel-logiciel identique. Avec DOS, ils sont en voiture et, sans imprimante, peuvent s'équiper convenablement pour quelque 1 500\$, logiciels compris. À fonctionnalités et vitesse de traitement équivalentes en

phique genre Windows, mais sous DOS, grâce à des menus en toutes lettres, regroupant les fonctions dans des encadrés sur lesquels on pointe en tapant la lettre initiale ou par déplacement du curseur.

C. *Parlons du DOS 5 et de ses nouveautés.*

S.A. Il comporte des utilitaires de gestion de la mémoire, autrefois indépendants : 386MAX et QEMM-386. Leurs fonctions sont de configurer la mémoire étendue en mémoire paginée, d'y créer des blocs entre la limite de 640 et 1 024 kilo-octets et d'utiliser cet espace pour loger

Stanley Aleong donne un cours sur les logiciels et leur environnement dans le cadre du programme de maîtrise de faculté de l'Éducation de l'Université de Montréal ainsi qu'à l'Université de Sherbrooke. Il a été conférencier invité du comité de la formation permanente et du perfectionnement de la Corporation.

des programmes qui normalement se situeraient entre 0 et 640, ce qui augmente la mémoire utilisateur. Voilà une nouveauté. Il y en a d'autres.

DOS 5 a de nouvelles commandes : par exemple, DOSKEY, qui garde en mémoire les dernières commandes exécutées et permet de faire des macros, c'est-à-dire des chaînes de commandes associées à une touche du clavier; d'autres ont été enrichies, je pense à DIR, à MEM, qui fait un diagnostic de la mémoire. Un

nouvel éditeur de texte remplace l'affreux EDLIN. Autre nouveauté: une interface visuelle, améliorée par rapport à la version 4, facilite le pilotage du DOS au menu. En comparaison de la version 4, la 5 est stable et son installation, facile, ne présente aucun danger pour les données.

C. *Quelques perspectives d'avenir?*

S.A. Je crois que nous allons voir une segmentation du marché des micro-ordinateurs : les ordinateurs dits d'entrée de gamme, fonctionnant sous DOS, soit bon

nombre des machines actuelles, un groupe intermédiaire sous Windows et le haut de gamme sous OS/2 et Windows NT. Les applications dans chaque cas seront les catégories habituelles, mais ce qui va différencier sera l'importance de l'interface visuelle et la puissance de traitement exigée, le haut de gamme servant aux applications scientifiques et de gestion les plus exigeantes. •

Manuel d'apprentissage du DOS 5, Éditions Vernet, Montréal, 1992, 419 pages, [30\$].

Angle droit

L'injonction en matière de droit d'auteur

UNE DÉCISION récente de la Cour supérieure¹ m'amène à revenir sur le droit d'auteur² en traduction et me permet d'illustrer la portée de l'injonction dans ce domaine.

Les faits

Un professeur d'anglais, langue seconde, se sert d'un manuel rédigé entièrement en anglais et illustré. Constatant que ses élèves éprouvent des difficultés à comprendre la matière, l'enseignant confectonne de sa propre initiative un lexique anglais-français des mots et expressions contenus dans le manuel et le met en vente. La maison d'édition qui a publié le manuel, agissant pour l'auteur, poursuit l'enseignant et demande une ordonnance d'injonction permanente afin d'empêcher la violation des droits de l'auteur.

Le point de vue de l'enseignant

Pour justifier sa démarche, l'enseignant énonce que, à titre de professeur de carrière, il lui appartient de choisir la démarche pédagogique appropriée pour la préparation et la présentation de ses cours afin d'atteindre les objectifs fixés par le programme. En raison de la richesse du vocabulaire contenu dans le manuel, les élèves éprouvent des difficultés d'apprentissage; il a donc préparé des listes de vocabulaire pour en faciliter la compréhension. Il a relevé tous les éléments lexicaux contenus dans le manuel, 2 500 au total, puis les a traduits. Il argue que son travail constitue un produit de qualité professionnelle et que, en le faisant, il a ajouté de la valeur à l'oeuvre originale de l'auteur en permettant une plus grande autonomie des élèves. De plus, son travail fait oeuvre utile puisqu'il en a déjà vendu plusieurs exemplaires et que d'autres commandes sont prévues.

Le point de vue de l'éditeur

L'éditeur allègue pour sa part que l'enseignant a violé le droit d'auteur en reproduisant et en traduisant sans autorisation la totalité des mots et expressions contenus dans les manuels. Même sous forme de lexique, cela constitue une reproduction et une traduction du manuel de l'auteur, ou d'une partie importante de celui-ci. Selon la maison d'édition, la méthode d'enseignement proposée favorise l'approche communicative, le message plutôt que la forme, où l'erreur est tolérée afin de favoriser la compréhension plutôt que la production. L'objectif est de permettre la communication en anglais dans la vie de tous les jours, non à faire de l'élève un linguiste ou un traducteur. En outre, l'éditeur précise que l'ajout d'un lexique va à l'encontre des objectifs de la méthode d'apprentissage proposée dans l'oeuvre.

La Loi sur le droit d'auteur

Avant de rendre sa décision, la Cour supérieure rappelle que la *Loi sur le droit d'auteur* protège l'oeuvre et que l'auteur de celle-ci détient le contrôle exclusif sur la traduction de mots ou d'expressions qu'elle contient. Selon la preuve présentée, la méthode mise au point par l'auteur exclut la traduction systématique comme mode d'apprentissage. Et la méthode dans le cas présent fait partie intégrante du droit d'auteur.

Seule une partie de l'oeuvre a été reproduite pour les fins de la traduction, mais cette partie est importante et touche tant l'aspect matériel de l'oeuvre - la reproduction d'un nombre substantiel d'unités lexicales - que l'aspect conceptuel, car la traduction va à l'encontre de la méthode d'apprentissage conçue par l'auteur. Cette

dernière présente un caractère d'originalité et d'exclusivité tant dans sa présentation et dans sa conception que dans son illustration. Par ailleurs, l'oeuvre de traduction s'avère de qualité moindre que l'oeuvre de l'auteur.

Injonction accordée

Permettre que se poursuive la publication viole le droit de l'auteur, et son oeuvre. La Cour supérieure accorde donc l'injonction permanente réclamée, ordonne à l'enseignant de cesser immédiatement la publication et la distribution lexique, de retirer de la circulation tous les exemplaires, de même que tout matériel publicitaire relatif au lexique, de cesser de violer les droits de l'auteur et de cesser d'attirer l'attention du public sur son travail de traduction. En outre, la Cour déclare la maison d'édition agissant pour l'auteur unique propriétaire de tous les lexiques faits et en circulation, retire les droits d'auteur de l'enseignant sur ceux-ci et les octroie à l'éditeur. Elle ordonne la remise immédiate à l'éditeur de tous les exemplaires, y compris tout le matériel publicitaire et tout le matériel nécessaire à leur production.

Contrôle exclusif sur l'oeuvre

Un auteur détient le contrôle exclusif sur son oeuvre et sur les droits qui en découlent, comme les droits économiques (reproduction, diffusion, publication, traduction, etc.). Personne ne peut usurper ses droits sans son autorisation écrite. •

Hugues Langlais
avocat

¹, *Éditions du Renouveau pédagogique inc. c. Arbour*, Jurisprudence Express 92-462.

², *Circuit*, septembre 1991, p. 24

'ultime outil

Le « Multi » revu et augmenté se taille une place de choix parmi les ouvrages de référence pour tous ceux et celles qui doivent écrire en français.

DE VILLERS, Marie-Éva, *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, coll. Langue et culture, Montréal, Québec/Amérique, XXI + 1 324 p. [44,95 \$]

LA MAISON Québec/Amérique vient de publier la deuxième édition du *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, qui est en fait une version mise à jour de l'ouvrage paru en 1988.

Le moment paraît bien choisi pour présenter au public francophone un ouvrage de difficultés bien documenté, qui se range, grâce à son riche corpus linguistique et à sa nomenclature grandement augmentée, parmi les sources de référence les plus fiables sur le marché.

L'ouvrage n'est pas un dictionnaire de langue conventionnel; en effet, l'étymologie des mots n'y figure pas, et les définitions sont brèves, souvent réduites à leur strict minimum. Les entrées sont essentiellement fonction des difficultés langagières auxquelles se heurtent quotidiennement non seulement les professionnels de l'écriture, mais également les usagers du français dont les travaux de rédaction ne sont qu'occasionnels.

Le *Multidictionnaire* est unique en son genre; il réunit en un seul volume toutes les catégories de difficultés linguistiques que pose la préparation d'un écrit. Sont données entre autres les formes plurielles des termes empruntés aux vocabulaires étrangers, notamment le latin, l'italien et l'arabe, ainsi que la prononciation de mots faisant problème; n'y figurent pas, toutefois, les mots des domaines de spécialité, plus précisément les termes qui sont de nature purement technique ou scientifique.

Un dictionnaire bien de son temps

La société évolue constamment, et le vocabulaire n'est pas, comme on le sait, à l'abri de certains changements. Aussi, les lexicographes, qui se trouvent souvent au premier plan des discussions sur la correction de la langue, doivent-ils s'efforcer de scruter les possibilités qu'offre la langue française et d'entériner les usages qui enri-

chissent le vocabulaire. Ils doivent également concevoir des outils de référence qui permettent aux ouvriers de la langue de connaître et d'exploiter toutes les ressources de leur vocabulaire. Lauteure du *Multidictionnaire* a fort bien compris le rôle important qui lui incombe; elle a su façonner le contenu de son ouvrage de façon à intégrer les emplois nouveaux et les réalités canadiennes à l'usage international contemporain.

Le *Multidictionnaire* tient compte, en effet, des variantes du français canadien. Toutefois, les anglicismes sont marqués d'une mention formelle. Ces interdits visent à protéger la qualité du français parlé et écrit au Canada, plus particulièrement dans les cas où le français doit savoir puiser dans ses propres ressources linguistiques. Il va de soi que l'acceptation d'un certain nombre de canadianismes et la valorisation d'expressions régionales s'avéraient essentielles pour refléter les valeurs locales. y sont donc consignés les néologismes qui, par nécessité, ont trouvé crédit dans l'usage courant. Les avis de recommandation et de normalisation publiés par l'Office de la langue française y figurent également.

Une présentation claire et efficace

Tout comme l'était l'édition antérieure, l'ouvrage est présenté sous une couverture rigide aux coloris vifs qui le rendent facilement repérable sur les rayons d'une bibliothèque. Les caractères d'impression sont légèrement plus gros, la consultation s'en trouvant ainsi facilitée de beaucoup. Le jeu des caractères italiques et des caractères gras, ainsi que l'utilisation de symboles, permettent à l'usager de capter immédiate-

ment des yeux les définitions, les exemples, les notes orthographiques, les notes grammaticales, etc. Un petit reproche cependant : les anglicismes et les emplois critiqués ne ressortent pas suffisamment; il est parfois difficile de les distinguer clairement. Bien qu'accompagnées d'un astérisque, les formes fautives se confondent, dans certains cas, avec le texte des articles qui précèdent.

Toutes les notions linguistiques qui pouvaient être regroupées sous un même thème ont été présentées sous la forme de tableaux intelligemment conçus et bien

aérés. Ainsi ont été traités le pluriel des noms, la concordance des temps, la conjugaison des verbes, les niveaux de langue, les emplois figurés, les chiffres romains, les liaisons phonétiques, les raisons sociales, l'emploi des prépositions et des conjonctions, les unités de mesure, les grades et les diplômes universitaires, les abréviations, les acronymes et les sigles, et une multitude d'autres questions. Le rédacteur qui éprouve quelque hésitation à trancher entre deux possibilités n'a qu'à se

reporter à l'un des nombreux tableaux; les définitions et les exemples qui y sont donnés l'aideront à faire un choix rapide et à résoudre ses problèmes, bien souvent sans avoir à consulter d'autres auteurs.

En résumé, le *Multidictionnaire* mérite, à bon droit, le titre *d'ultime outil* : sa valeur indéniable tient à l'ampleur de la nomenclature, à la précision des définitions, à la clarté des exemples, à la conception logique des tableaux, à la qualité de l'impression, enfin à tout le soin que l'auteure a mis pour produire un ouvrage qui soit à la fois riche et attrayant. Le *Multidictionnaire* saura certes répondre aux attentes de tous ceux qui désirent allier correction et efficacité de la communication. •

Huguette Guay

Division des services linguistiques
Secrétariat d'État du Canada



Marie-Éva de Villers

Les mots de la gestion

Le nouveau-né des Robert bilingues offre des pistes intéressantes aux traducteurs mais recèle de nombreuses faiblesses.

PÉRON, Michd, SHENTON, Gordon et coll., *Le Robert & Collins du management, dictionnaire anglais-français et français-anglais*, Paris, Dictionnaires le Robert, 1992, non paginé. [49,95\$]

LORSQUE paraît un ouvrage de cette envergure - édition cartonnée, présentation typographique impeccable, au-delà du millier de pages - , c'est toujours avec une certaine avidité qu'on en prend connaissance, d'autant plus s'il porte la caution d'un éditeur qui s'est taillé une réputation enviable dans le domaine lexicographique. *Le Robert & Collins du management*, qui vient de paraître aux éditions du Robert ne manque pas de séduction. Son caractère exhaustif - environ 11 000 entrées pour chaque langue - et le soin mis à sa composition typographique - structuration des sous-entrées et déga-

gement clair de chaque sens - en font un ouvrage de consultation facile où le traducteur averti trouvera d'abondantes pistes de solution aux problèmes posés par la pratique quotidienne de son métier. Le décodage de nombreux acronymes et abréviations lui rendra également de grands services.

Cependant, la structure de l'ouvrage ne va pas sans susciter une certaine insatisfaction. Il ne s'agit pas d'un dictionnaire au sens strict, mais d'un lexique bilingue d'équivalents donnés sans indications notionnelles. Les ouvrages de ce type sont toujours d'un maniement délicat. Les auteurs ont quand même l'enté d'en réduire les risques d'utilisation par la mention du domaine d'application et par l'indication de certaines marques d'usage.

Généraliste ou spécialiste?

L'ouvrage s'annonce comme un dictionnaire de spécialité, consacré au domaine de la gestion sur les plans commercial, financier, économique et juridique. Dans les faits, on se trouve presque en présence d'un dictionnaire bilingue de langue générale, une sorte d'excroissance du *Robert & Collins* bilingue que nous connaissons bien. On y trouve, par exemple, des mots de la langue générale comme *mess* = gâchis et *mild* = modéré et une foule de termes appartenant à des domaines qui n'ont que des liens très indirects avec la gestion, par exemple des termes géographiques, des termes de télécommunications, de chimie, de biologie, de transport (chemins de fer et aviation), de théâtre, de cinéma, d'électricité, de médecine et de photographie. Pour justifier cette prolifération, il faudrait redéfinir le concept de langue de spécialité pour lui faire englober tous les aspects de l'agir humain.

Dans le cadre de la gestion et d'autres domaines connexes (banque, comptabilité, assurance, commerce, économie et finance), la nomenclature apparaît bien nourrie et reflète les évolutions et les usages récents, y compris des termes de télématique et de bureautique. Là où le bât blesse, c'est dans les correspondances ou les équivalences proposées. Par exemple, rendre *going concern* par «entreprise qui marche» ne répond pas à la conceptualisation de cette notion en gestion : ce n'est pas seulement une entreprise qui marche, mais aussi une entreprise qui est susceptible de continuer à marcher dans un avenir prévisible. Le problème de la synonymie de «gestion», «management», «direction» n'est ni posé, ni résolu. *Management by exception* est rendu par «gestion par exception»; *management by objectives*, par «direction par objectifs» et *participative management* par «management participatif». La correspondance *chief executive officer* = président-directeur général ne tient pas compte de la réalité hiérarchique de l'entreprise nord-américaine. Si l'expression *calendar year* est très bien rendue par «année civile» par contre «mois de calendrier» pour rendre *calendar month* apparaît comme un calque peu attesté dans l'usage. Que dire

L'Association des usagers de la langue française (ASULF) est une association volontaire sans but lucratif vouée à la promotion de la langue française. Fondée à Québec en 1986, elle est présidée depuis lors par M. Robert AUCLAIR, juge au Tribunal du travail du Québec.

OBJECTIF

L'Association a pour but de contribuer concrètement au progrès de la langue française, notamment dans les écrits et communications de l'État et des organismes publics, parapublics ou privés qui, par leur prestige ou par la diffusion de leurs écrits, exercent une influence sur le bon usage du français.

Vous voulez que vos efforts d'amélioration de la qualité du français aient plus de poids ? Nous aussi,

JOIGNEZ-VOUS À L'ASULF

Pour vous donner les moyens de vous faire entendre, envoyez votre cotisation de 15 \$ à l'ASULF, 1043, rue du Long-Sault, Sainte-Foy, Québec GIW 3Z8

de *catchword* rendu par «slogan»? Ces quelques exemples, pris au hasard, devraient suffire à nous mettre un peu la uce à l'oreille.

les usages régionaux?

Les auteurs ont cherché à marquer les usages parallèles aux États-Unis et en Angleterre. C'était une condition indispensable à l'utilisation d'un ouvrage de cette nature. Toutefois, les marques géographiques n'apparaissent pas toujours; ainsi *carter*, au sens de camionneur, à peu près inconnu en Amérique, n'est pas marqué. Quant au français, seul le français hexagonal a droit de cité.

Enfin, il faut noter que, dans la partie français-anglais, les synonymes régionaux

n'apparaissent pas toujours; ainsi sous l'entrée «billet», sous-entrée «billet à ordre», on trouve *promissory note*, *bill of exchange*, *bill of debt*, *bill to order*, mais non *marker*, identifié comme terme US dans la partie anglais-français du dictionnaire.

Somme toute, nous sommes en présence d'un ouvrage qui véhicule une impressionnante quantité d'informations lexicographiques et terminologiques. Sa présentation est impeccable, et la consultation en est facile et agréable. Les traducteurs y trouveront d'abondantes pistes de recherche qui leur rendront service dans la mesure où ils prendront soin de contrôler l'exactitude des équivalents proposés.

On reste cependant perplexe devant l'empirisme qui semble avoir présidé à la

rédaction de ce dictionnaire. La nomenclature s'éparpille aux quatre vents, encomrant un dictionnaire spécialisé d'une grande quantité d'informations parasites. L'absence de bibliographie ne nous rassure pas sur l'attestation des unités terminologiques de la nomenclature. Ce dictionnaire semble avoir été réalisé selon les méthodes de travail des années 50. Pourtant la terminologie a, depuis lors, défini rigoureusement ses méthodes de travail et ses critères de validité. *Le Robert & Collins du management* ne semble pas s'en être préoccupé outre mesure. •

Robert Dubuc

Nouveautés

Traduction

• BALLARD, Michel, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, 299 p.

Histoire de la traduction, de Cicéron à enjamin, qui s'efforce de suivre la chronologie, tout en essayant de dégager des tendances tant sur le plan diachronique que synchronique.

• CLAS, André et Hayssam SAFAR (dir.), *L'environnement traductionnel. La station de travail du traducteur de l'an 2001*, Coll. «Universités francophones», Montréal, AUELF-UREF/Presses de l'Université du Québec, 1992, XXI + 374 p. [35\$]

Actes des Deuxièmes journées scientifiques du réseau Lexicologie, Terminologie, Traduction de l'UREF, tenues à Mons en avril 1991.

• DURAND, Michel et Malcolm HARVEY, *Méthode et pratique du thème anglais*, Paris, Dunod, 1992, X + 261 p.

Manuel de traduction français-anglais. Contient une partie théorique et une partie pratique.

• PYM, Anthony, *Translation and Text Transfer. An Essay on the Principles of Intercultural Communication*, Berne, Peter Lang, 1992, 228 p.

This book sees the relation between translation and transfer as a complex phenomenon that must be described on both a semiotic and material levels.

• VENUTI, Lawrence (Ed.), *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology*, London and New York, Rout-

ledge, 1992, XI + 235 p. [21,50\$]

Collection of essays on translation.

Lexicographie et terminologie

• DELAVEAU, Pierre, *La mémoire des mots en médecine, pharmacie et sciences*, Paris, Pariente, 1992, 384 p.

Étude de l'histoire des termes scientifiques, médicaux et pharmaceutiques.

• LITTRÉ, Émile, *Comment j'ai fait mon dictionnaire*, Postface et notes de Jacques Cellard, Arles, Éditions Bernard Coutaz, 1992, 76 p. [24,95\$]

Texte d'une causerie d'Émile Littré conforme à celui de l'édition Didier paru à Paris en 1880. Suivi de la notice de Pierre Larousse sur Émile Littré extraite de son *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

Dictionnaires

• BANQUE DE FRANCE, *Dictionnaire économique de l'anglais et du français. 1. Le système bancaire*, Paris, Banque de France/Economica, 1992, VI + 232 p.

Répertoire le vocabulaire français et anglais relatif aux activités et dépôts, à la surveillance bancaire et aux institutions financières.

• CILF et Institut COMUVIR, *Dictionnaire de l'environnement avec index anglais-français*, 3^e édition, Paris, CILF, 1992, 351 p. [89,45\$]

Vocabulaire français-anglais qui compte environ 3 000 termes.

• COLLIN, Peter et Martine SCHUWER, *Larousse Environnement & Écologie*.

Dictionnaire anglais-français/français-anglais, Paris, Larousse, 198 p. [51,50\$]

Comprend plus de 20 000 mots, exemples et expressions.

• Comité de terminologie de l'audiovidéo, *Vocabulaire du magnétoscope et du caméscope*, Cahiers de l'Office de la langue française, Québec, Gouvernement du Québec, 1991, 61 p.

Comprend le vocabulaire de base du magnétoscope, de la télécommande, de la vidéocassette, du caméscope et de la vidéo en général.

• Comité d'uniformisation de la terminologie spatiale, *Lexique de la station spatiale/Space Station Glossary*, Bulletin de terminologie 213, Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1992, XIV + 127 p. [13,95\$]

Lexique anglais-français, français-anglais comprenant environ 900 termes.

• COTE, Normand, *Vocabulaire de la mécanique automobile. Fascicule 1 : le moteur*, Cahiers de l'Office de la langue française, Québec, Gouvernement du Québec, 1992, 35 p.

Premier des quatre fascicules du *Vocabulaire de la mécanique automobile* portant essentiellement sur la terminologie relative à l'injection et à l'allumage électroniques ainsi que sur les notions fondamentales du système antipollution.

• COUTURE, Bruno *et al.*, *Glossary. Site Development / Lexique. Aménagement du terrain*, Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1992, IX + 98 p. [n,95\$]

Compte plus de 1 000 entrées et couvre environ 420 notions. Recense les

termes utilisés dans le domaine de l'aménagement du terrain, de la mise en état du terrain à l'aménagement paysager.

• FISCHER, Renée, *Dictionnaire des nouvelles technologies. Anglais-français*, 3^e édition revue et augmentée, Paris, Eyrolles, 1991, 575 p. [80,75\$]

Nouvelle édition, enrichie du vocabulaire de l'industrie de l'armement.

• LENOBLE-PINSON, Michèle, *Anglicismes et substituts français*, Coll. L'Esprit des mots, Paris/Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, 173 p. [16,95\$]

Les anglicismes, les américanimes ou les pseudo-anglicismes de la vie courante, tels que *flee-lance*, *fast-food* ou *mailing*, sont expliqués et commentés.

• LUSSIER, André, BEAUREGARD, Germain et Sylvie DIONNE (dir.), *Vocabulaire de sémiologie de l'appareillocomoteur. Volume II : signes d'imagerie médicale/Vocabulary of Signs and Symptoms of the Muskuloskeletal System. Volume II : Medical Imaging Signs*, Bulletin de terminologie 212, Ottawa, Ministre des Approvisionnements et Services Canada, XIX + 271 p. [24,95\$]

Compte quelque 500 notions de radiologie, de fractures et maladies, de techniques d'imagerie, d'incidence, d'angles et de repères.

• MICHEL, Jean-Pierre et Rhodes W. FAIRBRIDGE, *Dictionnaire des sciences de la Terre, anglais-français, français-anglais*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Masson, 1992, 320 p.

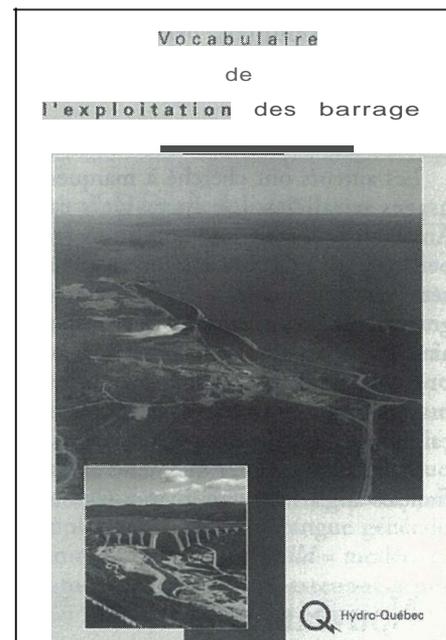
Comprend 26 000 termes dans la partie anglais-français et 16 500 termes dans la partie français-anglais.

• MICHELI, Laure, *Dictionnaire de la domotique. Anglais-français et français-anglais*, Coll. terminologique E.S.I.T., Paris, La Maison du dictionnaire, 1991, 249 p. [45\$]

Reprend la matière d'un mémoire terminologique présenté à l'E.S.I.T.

• MURITH, Jean et Jean-Marc BOCA-BEILLE, *Dictionnaire des abréviations et acronymes scientifiques, techniques, médicaux, économiques, juridiques*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Technique et documentation, 1992.

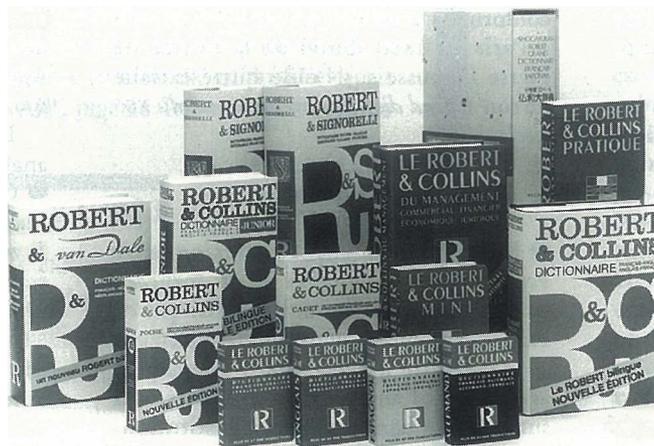
Comprend environ 102 000 abréviations en français, anglais et allemand, utilisées dans les domaines scientifique, tech-



nique, médical, économique et juridique.

• *Supplément. Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse/Grand Larousse universel*, Paris, Larousse, 1992 [150\$]

POUR APPRENDRE, COMPRENDRE ET COMMUNIQUER...



Les ROBERT à deux langues.



DICTIONNAIRES LE ROBERT

Mise à jour comprenant 12 460 articles, 664 pages illustrées, 4 800 sujets entièrement nouveaux.

- VERCHÈRE Louis, BUDIN, Pierre *et al.*, *Dictionnaire des termes odonto-stomatologiques*, 3^e édition, Paris, Masson, 1992, 196 p. [38,75\$]

Vocabulaire français. Traite de la terminologie relative à l'odonto-stomatologie, l'anatomie, la biologie, la pharmacologie, la thérapeutique, la dentisterie restauratrice et la chirurgie dentaire.

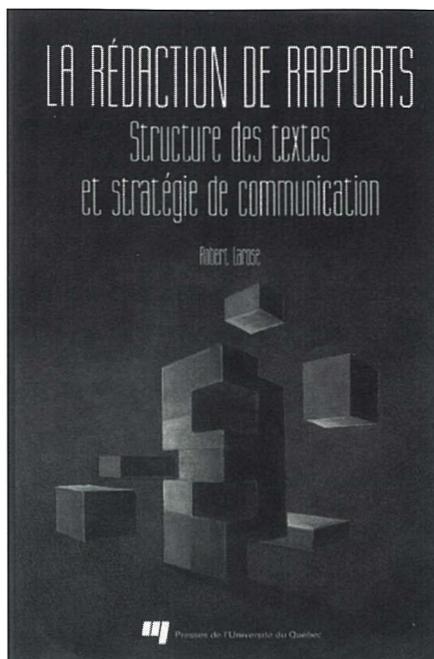
- *Vocabulaire de l'exploitation des barrages*, Montréal, Hydra-Québec, 1991, 123 p.

Couvre environ 400 termes des sous-domaines suivants : aménagements hydro-électriques, géologie et géotechnique, hydrologie et hydraulique, etc.

Langues et linguistique

- BURIDANT, Claude et Jean-Christophe PELLAT, *Bibliortho : essai de bibliographie raisonnée de l'orthographe française et des systèmes graphiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1992, 166 p.

Bibliographie exhaustive concernant les questions de l'orthographe et de sa réforme.



COLIGNON, Jean-Pierre, *Un point c'est tout! La ponctuation efficace*, Paris, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, 1992, 112 p.

Les utilisations de la ponctuation commentées et illustrées d'exemples.

- LAROSE, Robert, *La rédaction de rapports. Structure des **textes** et stratégie de*

communication, Sillery (Québec), Presses de l'Université du Québec, 1992, XVI + 181 p. [22\$]

Ouvrage divisé en quatre chapitres portant respectivement sur la stratégie de communication, la structure des textes, les éléments du rapport et les principales autres formes de communication écrite.

- VOIROL, Michel, *Le guide de la rédaction*, 4^e édition revue et augmentée, Paris, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, 1992, 112 p.

Traite notamment des principes de rédaction, de l'habillage d'un article, des différents genres journalistiques. •

Monique C. Cormier

Les ouvrages présentés dans la chronique Des Livres Sont en vente à la **Librairie Olivieri**, sauf indication contraire [5200, avenue Gatineau, Montréal H3T rW9; tél. : (514) 739-3639; téléc. : (514) 739-3630]. Les prix indiqués sont donnés à titre indicatif seulement et n'incluent pas la TPS.

CC *lingllatech*

TROISIÈME ÉDITION DU « CLASSIQUE » DE LA TERMINOLOGIE

VOILÀ L'OUTIL PÉDAGOGIQUE PAR EXCELLENCE
POUR S'INITIER À LA PRATIQUE EFFICACE DE LA TERMINOLOGIE!

MANUEL PRATIQUE DE TERMINOLOGIE

de Robert Dubuc

- Texte entièrement revu et mis à jour
- Nouvelle typologie pour les synonymes
- Nouvelle typologie de l'emprunt

Nouveaux chapitres:

- sur le terme et la notion
- sur l'apport de l'informa-tique à la terminologie

- Traitement de la fiche informatisée

- Simplification des dossiers de normalisation

Prix de lancement

20,95 \$

(TPS, manutention et port compris)

Commandez par la poste à : LIN GUA T E C H, C.P. 92012, Place Portobello, Brossard (Québec) J4W 3K8
ou par télécopieur: (514) 443-9851

L'équipe de
CIRCUIT
vous souhaite
une excellente année
1993.



Le système XLT®, c'est:

Traduction à la carte

- Vitesse de traduction brute: 200 000 mots/heure et plus
- Traduction automatique, ou interactive depuis le traitement de texte
- Générateur de glossaires: 500000 mots à l'heure et plus
- Dépouilleur de syntagmes (multifenêtres)
- Conjugueur
- Compte-mots ultra-rapide
- Banque de terminologie de plus de 60 000 termes
- Édition et validation des glossaires (multifenêtres)
- Tri et fusion de glossaires
- Optimisation des glossaires (résolution des ambiguïtés sémantiques)
- Bilan de traduction et comparateur de versions
- Compatibilité avec tous les traitements de texte
- Courrier électronique
- Interface avec Termium
- De 1 à 64 utilisateurs simultanément

Pour de plus amples renseignements ou pour une démonstration sur vos propres textes:
SOCATRA Inc., 5500 Avenue Royalmount, bureau 320, Ville Mont-Royal, Québec H4P 1H7
Téléphone: (514) 735-7079 Télécopieur: (514) 735-9697